

Maurice Damon

Le rire du patois

Les farces, les simples d'esprit, le vin, le sexe

Cahiers de Village de Forez

Patois vivant

2017

À tous les « raconteurs » cités dans le texte,

Maria Avignant
Jacques Barsalon
André Berger
Maurice Brunel
Jean Chambon
Jean Chassagneux
Marie Coiffet
Marthe Défrade
Janine Derue
Pierre Dumas
Marcel Epinat
Jean-Claude Fayard
Jeanne Fenon
Thérèse Guillot
M. Laurent
Xavier Marcoux
Célestin Masson
Antoinette Meunier
Gilbert Passel
Marthe Quétant
Jeanne Rizand
Damien Ruffier
Joseph Vente,

à tous les raconteurs anonymes,
et à tous les participants aux veillées
du groupe *Patois vivant*, qui nous ont fait rire.

Cahier de Village de Forez n° 160

Siège social : Centre social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison. **Site** : villagedeforez.montbrison42.fr

Directeur de la publication : Joël Jallon

Responsable de la rédaction : Joseph Barou

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **centre social** de Montbrison.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allezina, Gérard Aventurier, Daniel Baby, Marie-Claude Baby, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Richard Bouligaud, Michelle Bouteille, Pascal Chambon, Jean Chassagneux (+), Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, André Guillot, Joël Jallon, Bernard Laroche, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Pierre-Michel Therrat, Marie-Claudette Thévenet-Merle, Paul Valette, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 3^e trimestre 2017.

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison

ISSN - 0241 - 6786

Le rire du patois

les farces, les simples d'esprit, le vin, le sexe

Malgré toutes leurs différences, les veillées « patois vivant », qui ont réuni un public nombreux, joyeux et fidèle pendant de nombreuses années au centre social de Montbrison ¹ ne sont pas sans point commun avec les anciennes veillées de village entre voisins. Dans l'un et l'autre cas, on est de connivence, dans un entre-soi qui exclut de fait ceux qui ne comprendraient pas la langue patoise forézienne. Si, dans les soirées montbrisonnaises, quelque orateur se laissait aller à parler français, il était vite rappelé à l'ordre par la salle : *En patois, en patois !* Et puis, veillées de village et soirées « patois vivant » ont partagé le même goût pour l'humour, avec sa manifestation sonore, le rire, au point qu'on pourrait penser que c'est leur première raison d'être. Pour nous en convaincre, écoutons d'abord celles qui font appel aux souvenirs des veillées de leur jeunesse :

Antoinette Meunier ² : *Pour se distraire, il y avait les veillées. Pour déchaîner les rires, les blagues se croisaient. Nous avions surtout un voisin qui était bien drôle [...]. Nous les aimions bien, nous, les jeunes, les veillées. Nous chantions des chansons, nous faisons chanter les vieux, et puis, parfois, nous chantions en dansant la bourrée.*

Marthe Défrade ³ : *Alors ça se faisait tout aux veillées. Il y avait pas de télé en ce moment. Quand on était une bande, tu riais bien parce que la veillée durait plus que...*

Thérèse Guillot ⁴ : *Quand arrivait l'automne, il commençait à y avoir des veillées, le dimanche [...]. Il y a une veillée, chez Masson, chez la Patrick, le dimanche qui vient. Ça se disait dans le hameau [...]. Alors on y allait [...]. Alors s'il y avait du monde, on disait : Ben, mon vieux, il y a pour rire, on va s'amuser... Il était tellement farceur, Victor. On s'amusait comme ça. On se faisait bien rire.*

On se faisait bien rire. On s'est fait bien rire aussi dans les soirées « patois vivant ». Les orateurs sont d'ailleurs là pour ça : *Je vais vous faire rire un petit moment* (Maria Avignant). Quand ce n'est pas le cas, on prend soin de le préciser, comme pour s'en excuser : *Alors je ne vais pas vous raconter une histoire bien rigolote* Maurice Brunel ⁵. Le même, une autre fois, se reprend et va *raconter une farce*. Nous voilà rassurés ! Plusieurs orateurs font de même : *c'est une farce*, annoncent-ils d'entrée.

Certains estiment nécessaire de faire une distinction, à leurs yeux importante. *Je vais vous raconter une histoire, mais qui est vraie* ⁶. *J'ai l'habitude de raconter des histoires mais ce que je vais raconter aujourd'hui, c'est vrai. Je l'ai vécu* ⁷. Il y a donc des histoires « vraies », assez exceptionnelles pour qu'on les remarque parmi un grand nombre d'autres qui, alors, seraient « fausses ». Si le contenu de certaines histoires est vérifiable parce qu'elles ont été vécues par l'orateur ou observées par des témoins, elles n'en sont pas moins, telles qu'elles sont racontées, destinées à plaire à un public. C'est parce qu'il y a *pour rire* qu'elles méritent d'être racontées comme des histoires. L'effet appartient alors au talent du conteur.

Les histoires qui seraient « fausses », elles, retiennent des événements divers de la réalité, reconnaissable par les auditeurs, et les intègrent dans un récit composé comme un conte, destiné à une démonstration. Au fond, toutes les histoires pour rire sont en partie vraies, en partie fausses, c'est-à-dire de

¹ Cf. Joseph Barou et Maurice Damon, « Hommage aux patoisants foréziens », n° 112 de *Village de Forez*, octobre 2010.

² Antoinette Meunier, *La veillée au village*, archives sonores, dossier 01, patois de Verrières.

³ Marthe Défrade, *Les vendanges*, arch. son., d. 02, patois de Châtelneuf.

⁴ Thérèse Guillot, *Mariages d'autrefois*, arch. son., dos. 04 et *La jeunesse le dimanche à Germagneux*, dos. 05, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

⁵ Maurice Brunel, *Le feu à Malleray*, arch. son., dos. 11, patois d'Essertines-en-Châtelneuf.

⁶ Anonyme, *Le voisin malade*, arch. son., patois de la région de Boën.

⁷ André Berger, *Mécanicien à la batteuse en 1940*, arch. son., dos. 04, patois de Savigneux.

vraies fictions. C'est au rire, tel qu'il s'est manifesté au cours des veillées, qu'on va s'intéresser, au rire du patois.

De quoi, de qui rit-on ? Pourquoi rit-on ? Pour chercher des réponses, le parti a été pris de se limiter strictement au corps même des plus de trois cents récits qui constituent le fonds des veillées « patois vivant », sans faire appel à des commentaires ou interprétations puisées à d'autres sources ? La méthode voudrait se justifier en ce que les conteurs et leur public, pas dupes de ce qu'ils disent ou entendent, savent ensemble rire d'eux-mêmes, et se comprendre : leurs rires, comme leurs propos, ont leur propre logique interne. Rire, c'est dire, sans les mots. À nous, à la lecture et à l'écoute de toutes ces histoires, de tenter de saisir ce que révèlent ces rires et de composer, à notre tour, un récit qui en rende compte.

Quatre thèmes à rire traversent les soirées « patois vivant » : les farces, les simples d'esprit, le vin, le sexe.



Veillée du 28 octobre 2016 au centre social de Montbrison

Les harmonicistes, de gauche à droite : Fernand Roux, Jean Damon, Gilbert Voldoire et Jean Chavaren

Farces, blagues et facéties... Le monde à l'envers

On a déjà évoqué les indispensables et nombreuses farces, comme entrée en matière à rire. Voici quelques exemples, d'abord parmi les plus anodins, de polissonneries d'enfants.

*Les tours de con, on en faisait, nous assure, comme s'il en était besoin, André Berger*⁸. Et par exemple : *Le Jean et moi, un jour, on avait décidé de faire une fronde et c'était à celui qui était le plus adroit à tirer les tasses des poteaux du téléphone ! (rires)*

Et Maria Avignant, à l'école : *Notre bureau se levait et avec ma camarade d'école, la Tonia Marcoux, eh bien quand on pouvait en faire une [sottise], nous la faisons. Nous faisons ça en cachette. Eh bien, nous étions contentes et nous recommencions souvent*⁹.

À l'occasion des baptêmes, ou des mariages, raconte Jean Chambon dans ses souvenirs d'enfant de chœur :

*Le plus fait pour rire c'est quand le parrain jetait des dragées dans le bachat du Plâtre. Mais elles n'y restaient pas longtemps, les gamins ne prenaient pas le temps de retrousser les manches pour en avoir le plus possible*¹⁰.



Ce qui pourrait apparaître à un public non averti comme une méchanceté est en réalité reconnu et vécu comme une farce qui, comme toutes, crée une situation délicate dont on sait qu'on va pouvoir se sortir sans peine.

Plus hardie, la facétie de deux garnements de Champdiou¹¹ : *Alors le petit (le raquazé), ce Tonin, il dit au Jean-Marie :*

- Oh ! la la ! On va se faire rire, va.
- Et qu'est-ce que tu veux faire encore ?

⁸ André Berger, *Les jeux des garçons d'autrefois*, arch. son., dos. 06, patois de Savigneux.

⁹ Maria Avignant, *À l'école de l'ancien temps*, arch. son., dos. 01, patois de Saint-Didier-sur-Rochefort.

¹⁰ Jean Chambon, *Quand j'étais enfant de chœur de la paroisse de Saint-Bonnet*, arch. son., dos. 01, patois de Saint-Bonnet-le-Château.

¹¹ Marie Coiffet, *Le bouc saoul*, arch. son., dos. 01, patois de Champdiou.

– *Viens seulement.*

Ils font boire du vin au bouc de la Julie :

– *On va rigoler, on va voir ce qu'il va faire !*

Le bouc, ivre, fait des sauts en tous sens et s'effondre comme une bouse. Et impossible de le faire bouger

– *Oh ! la la ! Mais qu'est-ce qui lui arrive ?*

Les rires fusent.

Alors, elle va chez le Baptiste et lui dit :

– *Oh ! la la ! mon bouc est malade. Je ne sais pas ce qu'il a. Tu veux pas venir voir ?*

Alors le Baptiste est venu. Oh ! il a vite compris. Il a dit :

– *Ton bouc, ce n'est pas qu'il est malade, c'est qu'il est saoul. Il est en train de ronfler.*

Le voisin se fait rassurant, et l'animal va bientôt se rétablir.

Rire, rigoler...

Une autre farce, dont les auteurs sont des jeunes en ribote ¹².

Cette fois, la nuit, c'était clair de lune. Et Marcel Joannin, il avait une terre d'avoine qui était moissonnée et les gerbes étaient liées par terre [...]. C'était des jeunes qui étaient allés à la fête à Essertines et en se rendant [en rentrant], ils dirent : « On va faire une farce à Marcel. » Alors ils se mirent à rassembler les gerbes et firent un « cuchon » mais le « cuchon » était « couché » à rebours. Il était « couché » l'épi plus bas que le derrière de façon à ce que, s'il avait plu, ça boive la tasse. Et il ne savait pas qui c'était...

On rit dans la salle, d'un rire d'abord retenu, comme dans l'attente de la chute, puis franc et général quand se révèle la nature de la farce.

De quoi rit-on ? D'un cuchon monté « à rebours », [...] « l'épi plus bas que le derrière », tête en bas, avec les risques de pourrissement des grains. Des jeunes, au soir de la fête patronale, sans doute un peu éméchés, se sentent autorisés à « faire une farce à Marcel », commettant un acte qui, en d'autres circonstances ou à l'égard d'une autre personne, serait tenu pour un acte de malveillance.

Mais alors, pourquoi rit-on ? Avant qu'on connaisse la fin de l'histoire, quelqu'un, de la salle, feignant de croire qu'il s'agit d'un service rendu à Marcel, ironise : « Il a bien de la chance. » Mais un autre, quand on apprend la réalité, tandis qu'on en rit franchement, lance, d'un air entendu, un « Ah ! Les salauds. », qu'on pourrait traduire : « Elle est bien bonne ! » C'est le monde à l'envers : de même que le cuchon « à rebours » se trouve en position anormalement inversé, les commentaires doivent, eux aussi, être compris à l'opposé – à rebours – de leur sens premier. Loin d'être blâmé, l'acte des jeunes fêtards est ressenti et accepté comme la manifestation d'une connivence paysanne et patoisante. Les gens présents dans la salle ont tous, plus ou moins proches, des origines paysannes ; le métier agricole ne leur est pas inconnu. Des citadins ignorants du travail paysan, de ses difficultés et contraintes – et du patois ! – riraient-ils ? Les rires de l'assemblée, eux, témoignent qu'on a bien compris. Le récit de la farce terminé, la parenthèse se referme : comme les gerbes du cuchon seront redressées la situation va être, elle aussi, redressée : les faux « coupables » auront laissé des traces qui seront autant d'indices dénonciateurs. Marcel, sans rancœur ni rancune, n'aura qu'à remettre le cuchon à l'endroit, selon le bon ordre des choses. Et l'affaire, « bien faite pour rire », pourra se raconter dans les veillées, et provoquer de nouveaux rires.

¹² Maurice Brunel, *Une farce*, arch. son., dos. 07, patois d'Essertines-en-Châtelneuf.

Le bon ordre... Cette fois ¹³, il s'agit des représentants de l'ordre public, des gendarmes. C'est une blague, prévient le patoisant de cette histoire, avant de commencer son récit.

Ça s'est passé en 1962. À l'époque on battait encore à la machine. Et ce jour c'était le maire de la commune qui battait à la machine. Comme tous les maires des communes, il se contactait souvent avec les gendarmes. Et la veille il avait dit : « Demain je bas à la machine, venez donc manger le pâté. »

Les gendarmes répondent volontiers à l'invitation.

À la pause de quatre heures, tout par un coup, je vis les gendarmes qui arrivaient. Ils avaient une 4L à l'époque [...]. Et puis on a fait quatre heures. Les gendarmes étaient arrivés un peu en retard. Et ils étaient toujours à table quand on a repris le travail. Les ouvriers se concertent : Ben ! mon vieux, les gendarmes sont en train de s'en mettre plein la gueule. Ils n'ont pas l'air de vouloir sortir, et si on mettait la 4L sur cales ? Sitôt dit, sitôt fait.

On devine la suite : *Et nous, on [...] regardait au coin de la batteuse. Alors [le gendarme] met en route la 4L : Brrrrrrrou.... En vain, et pour cause. Alors le maire, tout de suite, il vint vers moi. Il dit : Je ne veux pas savoir qui l'a fait. Allez enlever la 4L de sa cale.*

Le schéma – le schéma qui fait rire – de cette « blague » est proche de celui de la « farce » qui précède : des gendarmes sont ridiculisés par des farceurs qu'ils devraient, en d'autres circonstances, poursuivre pour outrage à l'autorité publique qu'ils sont censés représenter. *Mais les gendarmes ne dirent rien*, on comprend aisément pourquoi ! Ce sont eux qui deviennent les contrevenants, et les farceurs maîtres de la situation. Le monde à l'envers...

Alors il y eut pour rire toute la soirée.

Les gendarmes sont une cible privilégiée. Le grand Massacrier, chasseur invétéré avec son vieux fusil à broche, et sans permis comme tant d'autres, est poursuivi par deux gendarmes ¹⁴ :

– Eh ! Là-bas, qu'est-ce que vous faites !

Il prend ses jambes à son cou, à grand train. Il était grand, Massacrier, le fusil d'un côté et ses grandes jambes. Il connaît bien son pays et sait par où passer pour distancer les gendarmes. Il arrive chez lui, trouve la grand-mère :

– Cache mon fusil ! J'ai les gendarmes à mon cul (tio)...

La grand-mère cacha le fusil dans la paille et puis après, lui, il alla vite se changer, changea de veste, prit un sac sous le bras et le voilà parti plus loin sur le chemin. Après les gendarmes le trouvèrent.

– Où est-ce vous allez ? Qu'est-ce que vous faites ?

– Je vais chercher du grain à Monate.

Et ceux qui l'avaient poursuivi, ils ne le reconnurent pas...

Autorité bafouée, feinte réussie du contrevenant, inversion des rôles : les ingrédients étaient rassemblés ce soir-là pour la fabrique du rire quand Jean Chambon, conteur de talent, a dit son histoire.

¹³ Anonyme, *La 4L des gendarmes*, arch. son., patois de la région de Boën.

¹⁴ Jean Chambon, *Le grand Massacrier et les gendarmes*, arch. son., dos. 04, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

Les « badaro », simples d'esprit. Ordre et désordre

Autre sujet de rigolade, les aventures des « badaros ». Commençons par celle du Pète.

*Dans ces villages (bour) et ces hameaux (vialage), il y en avait toujours quelques-uns qui étaient badaro et qui se faisaient prendre [...]. Et dans ce village, il y avait le « Pète ». Le Pète, il se faisait toujours avoir. C'était un vieux garçon. Il travaillait chez les uns chez les autres. Les hivers, il cassait du bois sous les hangars (lou chapi). Au printemps, il bêchait les jardins. Les maçons l'avaient embauché pour faire le goujat.*¹⁵

Un jour, Baptiste interpelle le Pète, qui vient d'être victime de quelque farce :

– *Mais tu ne vois pas qu'il se moque de toi ! Mais que t'es bête. Tu n'as pas d'« éme »* (intelligence, bon sens).

Il lui dit :

– *Oh ! Mais va-t-en vite à l'épicerie. Ils ont peut-être livré, ils en ont peut-être reçu. Tu y vas, tu achètes pour cent sous d'éme.*

Le Pète, tric, trac, avec ses sabots, traversa [la place]. La situation est drôle au point que, pour mieux en rire, Baptiste s'en tenait les côtes. Le Pète rentra chez la Tonia de chez Bonnefoy, qui tenait le Zanzibar :

– *Je voudrais pour cent sous d'éme.* (rires)

– *Oh ! mon pauvre Pète, t'as pas rien de chance, tiens. Pour une fois qu'on m'en avait mis un peu, c'est déjà tout vendu.* (rires)

Le Pète partit tout ennuyé. Il crut tout le soir que s'il avait pu en acheter un peu, il aurait été comme les autres. (rires)

Mais pourquoi rit-on de ce simple d'esprit ? Les termes mêmes du récit invitent à comprendre. Le pauvre Pète est, malgré tout, assez conscient de lui-même pour savoir que son état ne changera pas. S'il le faut, on le lui rappelle à l'occasion : *Mais que t'es bête !* Il s'en trouve *tout ennuyé*. Le Pète, chez l'épicière, trouve lui-même une explication : il n'est pas *comme les autres*. Il est comme tous ces badaro, *qui se faisaient prendre [...]* le Pète, *il se faisait toujours avoir*. Il se trouve dans un état d'infériorité et de dépendance, dont il aimerait pourtant s'extraire avec un peu d'éme acheté pour pas cher à l'épicerie, ce qui provoque les rires de plus en plus appuyés dans l'assemblée.

Les autres, c'est-à-dire les gens sains d'esprit du village – la majorité des habitants – acceptent la marginalité de ce badaro, ils peuvent même montrer – ou feindre – de la commisération : *Mais tu vois pas qu'il se moque de toi !* Rire des farces qu'on fait à un badaro n'est pas méchanceté, c'est habituel et bon enfant. Mais c'est aussi sans pitié ni recours : un badaro n'a sa place que de badaro, c'est une faille dans l'ordre villageois des choses. Pour rendre supportable la situation, le rire est une défense. Alors, on rit du Pète...

Comme on rit de la Fine : *Oh ! de Fine, elle avait que le nom. Elle faisait du raccommodage, quelques lavages, elle gardait les enfants. Les voisins l'aidaient un peu à vivre. [...]* Mais, en attendant, le Pète et la Fine eurent une aventure. Une aventure amoureuse.

Ce qui conduit à ce commentaire – cruelle plaisanterie : *comme les autres*, cette fois-ci.

Et les voisins disaient qu'en passant l'hiver, [...] le Pète qui montait veiller chez la Fine. *Ils en faisaient des gorges chaudes :*

¹⁵ Anonyme, *Farces villageoises*, arch. son., patois des monts du Forez.

– On va bientôt les marier pour Pâques.

L'autre disait :

– À moins qu'ils ne fassent Pâques avant les Rameaux ! (rires)

Et tout ça arriva aux oreilles du curé. Il alla voir la Fine.

C'est le curé du village qui, garant de la moralité et aussi du bon ordre dans la société villageoise, mettra un terme à l'aventure, rappelant au badaro son état, de « pas comme les autres » dans lequel il était voué à demeurer. Après avoir *confessé la Fine*, avec l'autorité incontestée que lui confère son statut – le terme est remarquable – il « attrapa » le Pète. Puis, *il lui passa un sermon. Et les vieux disaient : Oh ! le curé a eu raison, parce que s'il était arrivé quelque chose, ça aurait été Beauseignette et Bonne-gens mariés ensemble, au risque d'engendrer une descendance de badaro.*

Pète ne comprit pas grand-chose. Il comprit seulement une chose : il ne fallait plus du tout qu'il aille veiller chez la Fine. Cela lui sut mal. Après avoir été comme les autres, comme par erreur le temps de cette aventure passagère, il n'est pas autorisé à poursuivre la relation avec la Fine. Il est rétabli dans son statut de badaro. La situation est rentrée dans l'ordre.

Les auteurs de la farce, complices, comme Baptiste qui *se tient les côtes*, rient de bon cœur. Une même connivence, traversant les années, anime les spectateurs-auditeurs de la soirée : les rires fusent, d'abord discrets comme pour signifier qu'on est attentif, et que, si on rit en chœur aux mêmes choses, c'est qu'on a saisi les mêmes allusions. Puis les rires deviennent progressivement plus sonores au fur et à mesure des étapes, jusqu'à la chute où ils deviennent alors bruyants et se mêlent aux applaudissements.

Rapprochons l'histoire du Pète d'une autre, celle de Guillaume, dont le surnom qu'on lui a donné laisse à penser qu'il ne brille pas, lui non plus, par sa vivacité d'esprit. Le propos est court, le voici dans son intégralité ¹⁶.

Il était de Saint-Didier [-sous-Rochefort], celui-là. On l'appelait que le « Ouin-Ouin ». Alors le Ouin-Ouin, un jour, il s'est marié. Ils firent une noce, jusqu'à... ah ! Jusqu'à deux heures du matin, au moins, quand ils allèrent se coucher. Eh ! Les autres, bien sûr, qui tapaient du tambour. Et tout, et tout ! Et quand ils eurent fini, il dit :

- Faudrait peut-être bien que je me couche mais pas tout de suite parce que je veux me mettre un moment à la fenêtre.

Il se met un moment à la fenêtre. Sa femme lui dit :

- Oh ! Mais, Guillaume, tu ne viens pas ?

- Oh ! non. Pas tout de suite. On m'a toujours dit que ma première nuit de noce ce serait ma plus belle nuit, et je la regarde.

Bien sûr, on pouffe de rire.

Ouin-Ouin n'a, certes, pas atteint le degré de simplicité d'esprit de ce pauvre badaro de Pète. Mais lui aussi semble bien manquer « d'âme » ! S'il n'est pas question ici de farce à l'encontre de Ouin-Ouin, c'est le contenu même du récit qui fait qu'on se moque et qu'on se rit de lui.

Un autre, garçon à marier, reçoit sa promesse, accompagnée de ses père et mère ¹⁷. Quoique fils d'une grosse ferme – *il y avait un gros tas de fumier – il n'était pas tellement dégourdi, quoi !* En attendant ses parents sur le point d'arriver, il fait visiter les lieux, se vantant d'avoir lui-même construit l'étable, creusé les rigoles dans le pré, puis, emporté dans son élan démonstratif ... *une belle nichée de petits porcs : Oh ! C'est bien moi qui l'ai fait. Pas intelligent... : la promesse s'en rendit compte [...]* ; elle n'en voulut plus, après.

¹⁶ Pierre Dumas, *Ouin-Ouin se marie*, arch. son., dos. 12, patois de Saint-Didier-sur-Rochefort.

¹⁷ Marcel Épinat, *C'est bien moi qui l'ai fait*, arch. son., dos. 01, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

À un degré plus ou moins élevé dans leur état de badaro, ces trois « pas comme les autres » créent des situations qui les conduiront à l'échec. Le Pète devra rompre avec la Fine ; Ouin-ouin n'ira pas, au moins momentanément, jusqu'à la consommation du mariage ; le troisième perd sa promesse.

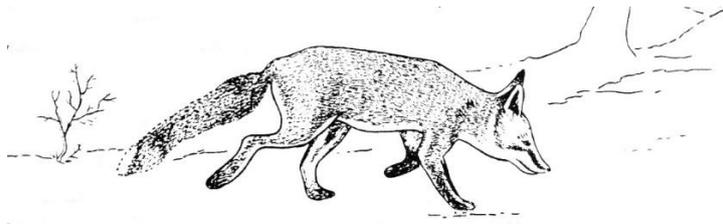
On pourrait citer d'autres histoires où des personnages qui, par handicap mental depuis leur naissance, ou par la solitude d'un célibat prolongé, ou par les effets de l'alcoolisme, ou pour ces raisons et d'autres mêlées, se trouvent dans une situation d'infériorité, et sont victimes de farces qui les confinent dans leur état.

Et, s'il le faut, pour qu'on comprenne bien, on prend le détour des fables, le renard jouant le rôle du finaud, le loup celui du nigaud (yaro) qui perd la face à chaque fois.

Une autre fois le renard songea :

- Je vais aller faire une farce au loup, je jouerai un bon tour à ce nigaud (yaro). C'est bien facile ; nous allons rire un bon coup ¹⁸.

Simplicité d'esprit, infériorité, dépendance, désordre, échec. Pour se prémunir de tels risques, et s'en défendre, mieux vaut en rire !



¹⁸ Jean Chassagneux, *Le loup et le renard*, arch. son., contes, dos. 03, patois de Saint-Jean-Soleymieux.

Le vin et l'eau. Masculin-féminin

Chambeyron, encore un, que les gamins poursuivaient, riant et se moquant de lui :

*Chambeyron, la queue de la caille
Chambeyron, la queue du caillon.*

Voici l'affligeant tableau que brosse André Berger de ce vannier, que tout le monde connaissait à Savigneux ¹⁹ :

Ebouriffé, sale, pas bien commode, c'est un homme qu'on appelait, dans le temps, un « roulant ». Il traînait sa vie, buvait des canons en faisant du porte à porte. Il chiquait. Il aimait bien l'eau-de-vie et sentait mauvais.

L'assistance rit à l'évocation du penchant de Chambeyron pour les canons et l'eau-de vie, la chique, et de l'odeur qu'il porte avec lui. Les canons et la gnole occupent une grande place dans les récits des veillées patois. Sur ce sujet, André Berger est intarissable.

Et il s'en buvait des litres dans les cabanes des « champages » à Savigneux ²⁰. Pour honorer leur saint patron, saint Fiacre, les jardiniers ne manquaient pas de célébrer en même temps le blanc, le rosé, le rouge, et pourquoi pas la gnole ²¹. Et bien d'autres...

On a le sentiment que, dans les récits patoisants, tout commence – et continue – par des canons, comme c'est encore le cas ici :

Je vais vous en dire une, moi ²². Elle s'est passée à Châtelneuf. Je ne sais pas si vous connaissez bien Châtelneuf ? Parce que, quand arrive le moment de Noël, tout le monde tue son cochon, quoi, tous quoi. Et puis on disait : Eh ! Tiens, bon ! Ils vont venir chercher les voisins. Ils commencèrent par boire de bons canons de vin blanc, et puis deux, et puis trois... Et une bande... Ils voyaient à peine le cochon. (rires) Eh ! Bordel ! [...] Et le temps de le saigner, de défaire les jambons, de boire de bons canons, de laver le ventre, il y en a eu pour un moment...



Toutes les occasions sont bonnes, pratique attendue et pas répréhensible, pour boire abondamment : le cochon, le conseil de révision ²³, les vendanges ²⁴, le battage à la machine ²⁵... Et même les occasions les plus solennelles : *Les jeunes de la noce montaient au clocher pour aider les marguilliers à sonner les cloches le temps de la messe. Ils allaient aussi chercher un litre ou deux de vin blanc pour être plus forts.* Les fêtes de mariage, pour être réussies, ne sauraient qu'être bien arrosées, selon des pratiques bien codifiées et attendues :

Les gars, les filles du hameau, pour garder la coutume, barraient le passage avec une grande table, de vin et de liqueurs. Il fallait boire un coup [...]. Après la messe il fallait faire le tour des bistros, en oublier aucun, ce serait mal noté.

Mariage à Saint-Bonnet-le-Courreau dans les années 1930, cliché Marcel Roinat.

¹⁹ André Berger, *Le vannier*, arch. son., dos. 11, patois de Savigneux.

²⁰ André Berger, *Le « champage » de Savigneux*, arch. son., dos. 17, patois de Savigneux.

²¹ André Berger, *La Saint-Fiacre*, arch. son., dos. 16, patois de Savigneux.

²² M. Laurent, *À mon frère défunt*, arch. son., dos. 01, patois de Châtelneuf.

²³ Jean Chambon, *Les conscrits de Saint-Bonnet*, arch. son., dos. 02, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

²⁴ Jean Chambon, *Les vignes de ceux de Saint-Bonnet*, arch. son., dos. 08, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

²⁵ Thérèse Guillot, *Jour de battage à la machine*, arch. son., dos. 03, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

Après ils avaient un peu la tête chaude, Ils commençaient à chanter [...]. Puis quand venait le repas ils gueulaient fort dans la salle [...].

[...] Et les vieux en cuvant leur vin s'endormaient sur la table quand venait le matin ²⁶.

Les foires, très fréquentées, donnaient les meilleures occasions de rencontres, ou de retrouvailles :

Dans les foires, souvent, ils se trouvaient avec des gens des communes voisines qu'ils n'avaient pas vus depuis quelque temps. Ils allaient trinquer. Et, à cette époque, on ne trinquait pas comme aujourd'hui, au verre. Ils payaient une chopine. Les chopines ne tenaient pas un demi-litre comme aujourd'hui. Enfin chacun payait sa chopine et quand ils rentraient, parfois, ça « flessait » (titubait) un peu, quoi ²⁷ !

Souvent, ça « flessait » beaucoup. À la grande foire de Noël à Montbrison ²⁸ le « grand Sand», à la fois foire et fête, valets et servantes de ferme qui souhaitaient changer de patron proposaient leurs services au cours de la « loue »... *Il s'en buvait des canons ! Et se cassait la croûte ! Des canons, des canons ! Il n'y avait pas le whisky... (rires). D'autres passaient l'après-midi d'un bistro à l'autre. Et ils traînaient leur « cuite ». Et ils se dégrisaient tout seuls sur place. (rires)*



Grand Samedi de Noël 1954

Cliché Marguerite Fournier-Néel, scanné par Robert Landon (archives Diana)

Et comme si le penchant répandu pour les canons ne suffisait pas, on le provoque, s'il le faut par quelque farce, telle celle-ci à l'intention d'un gêneur qu'on veut éloigner, et dont on sait quel effet elle produira sur lui. C'est le jour où l'on tire la cuve, avant de placer le moût (*le genne*) sous le pressoir. Louis est chargé de transporter, avec sa jument, jusque chez Marius, le pressoir roulant.

Marius à Louis :

– Oh ! la la ! Louis, un peu de plus j'oubliais de te faire une commission. Il y a le père G., de la Blanchisserie, qui m'a dit que tu y ailles sans faute. Je ne sais pas ce qu'il te veut mais il faut que tu y ailles.

En effet, le Louis y alla. Et quand il fut parti le Marius se mit à rire. Il me dit :

– Je l'ai bien eu. Ce n'est pas vrai que le père G., de la Blanchisserie, le demande, mais pendant ce temps on pourra finir de presser tranquillement.

À son retour, beaucoup plus tard, nous avons bien vu que, chez le père G., il n'avait pas été abreuvé avec de la limonade. Ivre, vantard, mangeant la soupe, Louis fait des discours [...]. Une fois dans la cour, c'est nous qui avons dû atteler la jument parce qu'il ne se cramponnait qu'au pressoir.

²⁶ Antoinette Meunier *Mariage d'autrefois*, arch. son., dos. 03, patois de Verrières.,

²⁷ Maurice Brunel, *Les collets-verts*, arch. son., dos. 12, patois d'Essertines-en-Châtelneuf.

²⁸ André Berger, *Le grand Samedi à Montbrison*, arch. son., dos. 10, patois de Savigneux.

On sait aussi jouer le jeu efficace de la tentation. Au cours de cette veillée ²⁹, Jean et Célestin improvisent un dialogue : Jean voudrait recruter son ami Célestin pour une journée de battage à la machine.

- Oh ! Célestin !
- Es-tu ici ?
- J'y suis bien.
- Que fais-tu ?
- Pour le moment, rien.
- Tu ne sais pas ce qui m'amène ?
- Eh non !
- Tu ne sais pas que je voulais battre à la machine la semaine qui vient. Pourrais-tu venir m'aider ou m'envoyer tes gamins ?
- Tu tombes peut-être mal mais, peut-être, mercredi je serai libre.
- Tu peux venir, toi ?
- Oui, si tu le fais le mercredi.
- Mercredi, oui !



Jour de batteuse à Bucherolles, cliché Marcel Roinat

La conversation reprend. Le travail demandé à Célestin consiste à « porter la balle du grain » (les *blous*). La tâche est désagréable à cause des démangeaisons qu'elle provoque, et plutôt dévalorisante pour celui qui en est chargé. Célestin rechigne, voudrait se rétracter, et propose à sa place l'aide de ses enfants ou de sa femme. La salle rit, qui devine les raisons de la réticence de Célestin. Mais un argument va emporter sans peine la décision de Célestin :

- Je te mettrai un litre derrière la porte, dans le coin. Si tu viens porter les « blous », tu ne diras rien à personne. Tu boiras un « canon » de temps en temps.
- Ah ! Tu mets la bonbonne derrière... Ah ! bon !
- Tu ne le diras pas aux autres. Je peux compter sur toi, donc.
- Oui, oui ! d'accord !
- Tu viendras un peu [avant]. On mangera un morceau avant de commencer.
- Le matin, [avec] un verre de vin blanc derrière !

²⁹ Jean Chambon, *Veux-tu venir battre à la machine ?*, arch. son., dos. 09, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

Et puis, on n'hésite pas à avancer des justifications, dont personne n'est dupe. Au repas des vendanges, dehors à côté de la loge, *le patron n'arrête pas de verser à boire à cause du jambon trop salé*³⁰. Ou bien alors, c'est que parler assèche le gosier : *Allons boire un canon, j'ai bien soif à force de piailler*³¹ ; et ce n'est pas avec de l'eau qu'on étanche la soif ! Et puis du vin, du vrai, pas de ces Sebel, *ce vin qui ne fait que pisser*³².

On attribue aussi volontiers à l'alcool des vertus thérapeutiques qui tiennent lieu d'excuse : *une bonne goutte d'arquebuse* pour se remettre d'une émotion forte³³ ; un grog à la gnôle pour soigner un refroidissement³⁴. Le vin réchauffe, c'est connu, un conscrit en fête en a fait l'expérience :

*Je me rappelle que ce jour il y avait tellement de neige, ça faisait de grosses congères et la bise coupait comme un gouyard (une serpe). Si je n'avais pas été aviné, je crois que je serais resté dans la neige tellement la bise soufflait*³⁵.

On pourrait avoir le sentiment, à entendre les patoisants, que, dans ces pays, l'ivrognerie est partout répandue, et acceptée comme une affaire normale, voire célébrée... Certes, tous ne reculent pas devant un canon ! Mais n'oublions pas les conditions dans lesquelles sont racontées les histoires : des veillées-spectacles au cours desquelles les orateurs ont le souci de faire rire, quitte à en rajouter tant et plus pour de meilleurs effets auprès du public. Le public qui, pas dupe et le patois aidant, n'attend que cela !

D'ailleurs, s'il le fallait, il y a quelques voix pour rappeler à la raison ceux qui commettent des excès :

*Il en a plus qu'il ne peut en porter*³⁶.

Pour la fête des moissons, tu as bu, tu as bu...

Et dans l'enclos tu as vomi !

Il faut savoir ce que ton âne peut porter

*Et jamais trop le charger*³⁷.

Et puis, il y a des manières plus douces et plus sympathiques de concevoir les effets du vin, de la gnôle ou autre goutte.

Amusée, quasi affectueuse :

*J'avais remarqué, les samedis, jour du marché à Montbrison, quand mon père revenait d'en ville, [qu'] il trouvait les choses bien plus jolies que le vendredi qui n'était jamais que la veille*³⁸.

Compréhensive : des jeunes de Sauvain et Chalmazel accompagnent l'institutrice jusqu'à son école des Champas, éloignée du bourg, pour lui rendre service [...].

*Et puis elle avait une petite fiole d'arquebuse, de je ne sais pas quoi, de goutte. [...] Ils lui burent toute sa goutte (rires). Il fallait bien se remonter*³⁹.

Bucolique : *le Jean de la Jeanne [...] il aimait bien le gamay. Il avait un coin de vigne, sur les côtes de l'adret*⁴⁰.

³⁰ Jean Chambon, *Les vignes de ceux de Saint-Bonnet*, arch. son., dos. 08, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

³¹ Damien Ruffier, *Nicolas à la foire de Pouilly-lès-Feurs*, arch. son., dos. 01, patois de Cottance.

³² André Berger, *Le « champagne » de Savigneux*, arch. son., dos. 17, patois de Savigneux.

³³ Marie Coiffet, *La foire de Grénieux*, arch. son., dos. 04, patois de Champdieu.

³⁴ Marthe Quéant, *Le rhume de la grand-mère*, arch. son., dos. 02, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

³⁵ Jean Chambon, *Les conscrits de Saint-Bonnet*, arch. son., dos. 02, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

³⁶ Damien Ruffier, *Nicolas à la foire de Pouilly-lès-Feurs*, arch. son., dos. 01, patois de Cottance.

³⁷ Xavier Marcoux, *Pas de jugeote*, arch. son., dos. 09, patois de Chalmazel.

³⁸ Maurice Brunel, *Les collets-verts*, arch. son., dos. 12, patois d'Essertines-en-Châtelneuf.

³⁹ Jeanne Fenon, *À l'école du hameau*, arch. son., dos. 01, patois de Sauvain.

⁴⁰ Antoinette Meunier, *Le Jean de la Jeanne*, arch. son., dos. 06, patois de Verrières.

Poétique : et tous les hommes d'Écotay et de l'Olme, *le vin de leur vigne les faisait chanter* ⁴¹.

Pourquoi se plaît-on autant à raconter et écouter ces récits vinophiles, des plus lourdement soulographiques à de plus légers débordements ?

Les femmes ont peut-être la réponse ! On aura remarqué sans peine que, dans ces histoires, seuls les hommes boivent du vin de façon régulière et, selon les occasions, jusqu'à l'excès.

Les femmes, elles, boivent de l'eau : aux vendanges, *les filles se mettent ensemble, elles mangent moins et ne boivent que de l'eau tirée au puits avec le seau* ⁴². Thérèse Guillot confirme, comme si c'était une sorte de règle : lorsque, dans sa maison d'enfance à Germagneux, on recevait un « pauvre », un de ces vagabonds campagnards qui frappent aux portes pour quémander un repas, quand il s'agissait d'un pauvre, le père disait à la mère ⁴³ :

- *Verse-lui donc un petit canon. [...] Il buvait bien quand même...*

Si c'était une pauvre, ma mère lui disait :

- *Je vais vous payer un café.*

- *J'en veux point, je veux un verre de vin.*

Et la mère refusait, rappelant la règle : *Non, non, je ne donne pas de vin* [à une femme].

On a vu cependant, plus haut, quelques exceptions, compréhensibles, à la règle, l'arquebuse, le grog...

Rien n'indique, bien entendu, que, dans la réalité quotidienne, des femmes ne s'offusquent pas, et n'aient pas à pâtir, de ces mâles pratiques de boisson. Des épouses, on le sait bien, dans leur vie conjugale et familiale, n'ont pas trouvé de quoi en rire. Des femmes étaient *franc malheureuses* ⁴⁴... Et pourtant, dans les récits des soirées patoisantes, on n'entend pas les femmes prôner la modération alcoolique, ni tenir des propos moralisateurs. Les femmes elles-mêmes contribuent d'ailleurs volontiers aux exposés, y compris les plus drus.

C'est que, dans ces soirées, on n'est pas dans la réalité concrète. On est, d'abord, dans un passé plus ou moins mythifié. Et puis, s'agissant du vin et de la goutte, ce qu'on se plaît à raconter, et à écouter, c'est justement ce qui dépasse les bornes, ce qui sort de la norme, c'est l'excès.

Deux récits vont le montrer. Le premier nous emmène à la foire de Grénieux, hameau de la commune de Nervieux ⁴⁵. *C'est le vingt du mois de mai. Alors, le Tonin et la Claudine, qui habitent Champdiou, ils avaient toujours bien l'habitude d'aller à cette foire. Ils se sont levés de bonne heure [...]. Et puis ils ont attelé la Grise, une vieille jument, mais qui marchait bien, et le char à bancs. Et ils ont mis une cage de poulets et une cage de lapins, pour vendre.*

Arrivée à Grénieux, la Claudine fait son tour de foire, va du côté de la volaille, rencontre des amies, bavarde, fait ses affaires. Le Tonin, lui, dirige ses pas vers le « marché des bêtes », où il rencontre Jean-Pierre, puis bien d'autres :

- *Alors, tu le paies, ce canon ?*

- *Je le payerai bien, bien sûr.*

Ils boivent, et reboivent... *un canon de ci, un canon de là, au point que pour décoller du banc, le Tonin, il n'était pas bien... C'est que mon Tonin, il ne bougeait plus, il ne pouvait plus parler.*

⁴¹ Antoinette Meunier, *Patois, patois...*, arch. son., dos. 04, patois de Verrières.

⁴² Jean Chambon, *Les vignes de ceux de Saint-Bonnet*, arch. son., dos. 08, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

⁴³ Thérèse Guillot, *Les pauvres*, arch. son., dos. 01, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

⁴⁴ Marthe Défrade, *Foire de Noël et fréquentations*, arch. son., dos. 05, patois de Châtelneuf.

⁴⁵ Marie Coiffet, *La foire de Grénieux*, arch. son., dos. 05, patois de Champdiou.

Il voit la Glaudine, qui l'apostrophe :

– *Mais qu'est-ce que tu fais ! Sacrée guenille ! Ce n'est pas possible, mais dans quel état tu t'es mis ! Oh ! grand feignant. Grande bringue ! Eh bien ! je suis jolie, moi. Comment je vais faire, moi, pour l'emmener, ce grand... niais [bada-bè] ?*

Les amis la rassurent et chargent le Tonin dans le char à bancs, et la jument conduit sans encombre l'attelage et son chargement à domicile.

À la foire, Tonin avait acheté, pour plaire à sa femme, *une paire de culottes [...] avec des dentelles*, qu'il avait simplement fourrée dans sa poche.

Et elle regarde. Qu'est-ce qu'il a dans cette poche ? Elle sort ces culottes. Qu'elles sont toutes sales ! Il s'en était servi pour s'essuyer, il y avait bavé dedans. Mais alors ma Glaudine en est tombée sur les fesses. Mais elle a dit : ce n'est pas possible ! Elle a pris une bonne goutte d'arquebuse. Elle a dit : Eh ben ! mon vieux, moi qui croyais avoir pris un homme comme il faut ! (rires)

En attendant, le Tonin, il n'a jamais pu retourner filer à Grénieux ! Ça été fini pour lui.

On imagine les rires ; ce sont surtout les rires plus aigus des femmes qui dominent !

À la foire de Pouilly, cette fois. Nicolas, de Civens, s'adresse à sa femme ⁴⁶ :

– *Demain j'ai envie d'aller à la foire.*

– *Qu'est-ce que tu vas aller traîner là-bas ? Te saouler encore, je parie (rires).*

– *Mais tu sais bien que je ne bois plus depuis que le médecin m'a défendu le vin rapport à mes douleurs. Je veux acheter deux paires de sabots. N'aie pas peur, Femme ! N'aie pas peur ! Je te jure que je ne boirai pas plus d'une bouteille.*

Serment d'ivrogne ! Après plusieurs chopines, *un coup en avant, un coup en arrière, la canne piquée en avant [...] il faillit tomber au moins dix fois : ça faisait au moins dix ans qu'il n'avait pas été aussi saoul qu'aujourd'hui*. Nicolas tombe au fossé, ivre-mort. [rires] Deux compères l'observent, et vont lui *faire une farce* : avec un bouchon brûlé à la flamme du briquet, ils lui barbouillent de noir le visage, sans qu'il s'en rende compte.

Réveillé un peu plus tard, rentrant chez lui : *Les jambes se croisaient et il ronchonnait sans arrêt en se disant*, craignant les remontrances de sa femme: *eh bien ! gare ! la Phrasie*.

Pendant qu'il cuve son vin, la Phrasie s'inquiète :

– *Mais enfin qu'est-ce qu'il fait en chemin à cette heure ? Oh ! oui, oui, il sait bien partir mais pour revenir ! Pourvu qu'il ne soit pas trop saoul.*

Il arrive enfin :

– *Sacré grand « brandel » ! Mais qui t'a mis dans cet état ? Sacré grand fainéant ! C'est le diable qui t'a barbouillé de cette façon ! [...] Sacré soulard de mandrin ! lui dit-elle, tu pues la vinasse à plein nez. Tu as encore trouvé le moyen de te saouler ! Regarde-toi dans la glace. Et puis fous-moi le camp te coucher à l'étable. Et tu te débarbouilleras demain.*

Ah ! Il s'en souviendra de la foire de Pouilly. Je crois bien qu'il n'y est jamais retourné.

Ces histoires sont-elles vraies, fausses ? Probablement à moitié vraies, à moitié fausses ! Elles ont en tout cas donné lieu à une sorte de conte, une fiction, c'est-à-dire un récit arrangé pour une démonstration. Ayant écouté les conteurs, on retiendra que :

– les deux femmes semblent s'accommoder, l'une et l'autre, de gré ou de force, des frasques habituelles de leur ivrogne d'homme ;

⁴⁶ Damien Ruffier, *Nicolas à la foire de la Saint-Blaise à Pouilly-lès-Feurs*, arch. son., dos. 01, patois de Cottance.

- à leur retour, elles les accueillent, non pas avec une leçon de morale, mais une « engueulade » – *elle gueulait...* – en bonne et due forme ;
- elles les excluent – momentanément ! – de la société des hommes, Nicolas en l'obligeant à dormir avec les animaux, Tonin en le tenant pour la proie du diable et, qui plus est, le ravalant, avec cette mauvaise affaire de culottes à dentelles, au rang d'homme de mauvaise vie ;
- elles gagnent finalement la partie puisque, nous dit-on, Nicolas ne se rendra plus à la foire de Pouilly, ni Tonin à la foire de Grénieux ;
- l'histoire a provoqué les rires du public, particulièrement dans les phases les plus démonstratives, et les plus dégradantes, de l'ébriété des deux hommes.

Alors, pourquoi rit-on de ces comportements extrêmes ?

Le vin n'est plus ce bienveillant « qui fait chanter », c'est ce malin dont l'excès fait perdre conscience, et rend muet. On attendrait qu'on s'en lamente. Au contraire on rit, on rigole de cette ivrognerie qui dépasse les limites. C'est que la transgression est plus efficace qu'une leçon de morale. À condition de savoir en rire...

N'y-a-t-il pas autre chose à apprendre de ces deux récits de foire à ivrognes ? N'y-a-t-il pas, par-delà la rigolade, une autre forme de transgression ? On le sait, les femmes ne boivent que de l'eau ; les hommes boivent du vin, pas d'eau. C'est une sorte de marqueur social, comme disent les savants. Ainsi, nous avons, d'un côté, les femmes et l'eau, d'un autre côté les hommes et le vin, mais aussi et surtout, dans cette société patrilinéaire, la prééminence et l'ascendant de l'homme sur la femme.

Or, que se passe-t-il à Grénieux et à Pouilly ? Les positions respectives de l'homme et de la femme se sont inversées. Nicolas, dans une phase avinée de demi-conscience, s'inquiète, apeuré : *Eh ben ! Gare à la Phrasie !* On a vu que sa crainte était bien fondée... *Et, ajoute le conteur, la Phrasie le mène encore plus dur qu'avant.* Quant au Tonin, la foire, la Claudine l'impose : *ç'a été fini pour lui.*

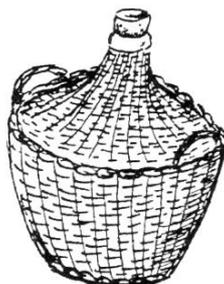
La sage Antoinette Meunier est plus explicite encore. Si elle embellit la réalité, poétisant et vantant la beauté et les vertus du Verrières de son enfance, elle n'en a pas moins le regard vif sur ce qu'elle observe ⁴⁷ :

Quoique bien brave homme [...] le Jean de la Jeanne [...] aimait bien de temps en temps dans son verre tremper sa moustache, et pouvait, lui aussi, le laisser aller à quelque excès.

*Mais la Jeanne était là,
C'était une maîtresse femme
Et, la clé de la cave,
C'est elle qui l'avait
Dans la poche de son tablier.*

Dans ces situations, le Jean n'est plus le « maître-homme », le maître tout simplement. C'est la Jeanne qui est la *maîtresse-femme* ! Comme la Claudine, comme la Phrasie...

Le rire naît pour rendre acceptable l'inacceptable, pour se défendre de l'insupportable inversion des rôles.



⁴⁷ Antoinette Meunier, *Le Jean de la Jeanne*, arch. son., dos. 06, patois de Verrières.

Sexe et pudeur. Leçons d'anatomie sommaire

On se souvient du bouc de la Julie, mal en point après avoir été saoulé par deux polissons. Baptiste, le voisin, qui a posé le bon diagnostic, prédit aussi des suites réjouissantes :

– *Mais ne tire pas peine Julie, tu n'as pas à te casser la tête, parce que, quand il sera dessaoulé, tes chèvres seront bien contentes parce qu'il sera encore bien plus ardent (arbirou) qu'avant* ⁴⁸.

Dans la salle, le commentaire provoque une franche rigolade.

Du bouc à l'homme, ces deux mâles, il n'y a pas loin, d'autant que, en outre, l'un et l'autre partagent le même goût pour le vin.

C'était à Arthun ⁴⁹. *C'était des paysans qui avaient pris la retraite [...] ils avaient gardé beaucoup de chèvres et un bouc, et faisaient commerce des saillies de leur bouc, qui s'épuisait à force d'avoir des chèvres, bien sûr. Et pour le ragaillardir, on lui faisait boire la « gambirote » – une préparation de vin chaud sucré – ce qu'il acceptait aussi volontiers que le bouc de la Julie s'était laissé saouler avec du vin doux. Une vraie gourmandise pour les boucs... et pas seulement pour eux.*

Un jour, le Toine, qui surveillait la casserole sur le feu, alléché par l'odeur, se lassa d'attendre, et but toute la gambirote. Injonction, d'une imparable logique, de la part de sa femme :

Eh ben ! tu as bu la gambirote, tu sauteras la chèvre maintenant.

Autre histoire de chèvre :

Alors c'était deux femmes, deux voisines de la montagne, de Saint-Bonnet, je crois, qui étaient à la foire à La Bouteresse. Et il y en a une qui vendait une chèvre. Alors l'autre passa devant elle et lui dit :

– *Tu vends cette chèvre, là. Elle est jolie cette chèvre. Pourquoi tu vends ça.*

– *Ah ! tu sais ben, hum, hum...*

– *Enfin il y a bien une raison, je ne comprends pas que tu puisses vendre cette chèvre.*

– *Ah ! Écoute, ne le dis pas, il y a mon homme qui lui fait des manières à cette chèvre.*

L'autre fut un peu surprise, sur le coup. Et elle réfléchit un petit moment et puis elle dit :

– *Tu en veux cher de ta chèvre, là ?*

– *Parce que tu veux l'acheter, toi ?*

– *Eh oui ! Si ça pouvait tenir le mien à la maison* ⁵⁰ !



Ces histoires en disent assez sur la conception patoisante de la sexualité masculine. On a bien compris : l'homme est un bouc. Il saurait même être taureau, comme invite à le penser, sans conviction il est vrai, cette autre blague des temps modernes : dans cette ferme, c'est la première fois qu'on fait venir l'inséminateur ⁵¹.

⁴⁸ Marie Coiffet, *Le bouc saoul*, arch. son., dos. 01, patois de Champdieu.

⁴⁹ Anonyme, *Le bouc d'Arthun*, arch. son., patois d'Arthun.

⁵⁰ Anonyme, *Les manières*, arch. son., patois des monts du Forez.

⁵¹ Jean Chambon, *L'inséminateur*, arch. son., dos. 18, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

Il arrive à la maison. Il demanda un seau d'eau tiède et du savon. Il quitte sa veste, se lave les mains... La Rosalie accroche la veste à un clou contre l'escalier. Il demanda quelle vache voulait le taureau. La Blonde, dit la Rosalie, qui est dans le coin, au fond de l'étable. Et, très discrètement, dit à l'inséminateur en s'en allant :

– Vous trouverez bien un clou pour accrocher vos pantalons.

Dans la salle, l'histoire est écoutée avec une curiosité avide et silencieuse, jusqu'à la dernière indication de la Rosalie, qui fait exploser les rires.

De quoi rit-on dans ces histoires de chèvre, de bouc, de taureau ? L'histoire du cochon Nonor va nous éclairer.

Dans ce couple, Joanny et Phrasie, sans enfant, explique le bon conteur Damien Ruffier ⁵², la Phrasie, avait [...] porté son affection sur toutes les petites bêtes de la ferme, et particulièrement sur un petit cochon, le treizième d'une truie qui, *bien sûr*, n'ayant que douze tétons, délaissait ce faible petit (*retiolon*), en quelque sorte un enfant abandonné. La Phrasie l'élevait avec du lait qu'elle lui faisait sucer avec le doigt. *Soigné et pouponné comme un bébé (mami), le petit porc était toujours à la maison. Elle l'appelait le Nonor. [...] Il était affectueux comme tout, et il avait de l'intelligence (d'âme) ce petit porc, tout plein.*

Un jour, Nonor tombe malade d'un refroidissement (*éna refrezia*). La Phrasie le bichonne puis, pour le tenir au chaud, le transporte dans la chambre. *Le cochon était tout content. Il avait l'air de comprendre qu'il fallait qu'il se tienne tranquille.*

Si Nonor est présenté comme un bébé (mami) affectueux, et spécialement quand il a besoin de soins, en revanche, plusieurs passages invitent les auditeurs à une interprétation moins innocente : le cochon *poussait des petits grognements et il regardait la Phrasie avec des petits yeux amoureux*. Plus éloquent encore : *quand elle allait dans les terres ramasser des pissenlits (barabans) dans les prés, Nonor lui frottait les jambes, et comme il avait le nez froid, ça la chatouillait. Elle était contente, son Joanny n'en faisait pas autant*. À ce moment du récit, l'assistance est hilare et, ne se contenant plus, mêle des applaudissements prolongés à ses rires sonores.

Mais la partie essentielle du récit se passe dans la chambre conjugale. Là, la Phrasie, pour réchauffer Nonor, l'avait recouvert de *guenilles, et même*, elle avait pris le *tricot* de son homme. Quant à Joanny, entrant inopinément dans la chambre, il aura plus tard la surprise de découvrir là le cochon recouvert de son tricot, endormi sur la descente de lit. Il comprend que c'est la Phrasie qui a emmené le cochon dans la chambre, réfléchit un instant et, comme on fait une farce, installe Nonor dans le lit à *la place* de sa femme, avec cette adresse à Nonor : *Regarde donc comme tu seras bien. Tu vas t'endormir comme un petit ange. [...] Et il le couvrit avec les draps, tout content de son coup.*

Alors, de quoi rit-on, pourquoi rit-on ? Il faut savoir que – *soi-disant* d'après le narrateur – *Joanny il avait pris les oreillons au régiment et qu'il n'avait pas été soigné comme il faut*. L'apprenant, l'assistance ne rit pas, mais on perçoit une sorte de bruissement compatissant, qui signifierait : on a compris, c'est bien triste... De quoi, en tout cas, provoquer des frustrations qui, telle que l'histoire nous est racontée, appelleraient des compensations que le Nonor serait censé apporter. Le récit donne alors au cochon un rôle symbolique de substitution. Se frottant aux jambes de la Phrasie, ou revêtu du tricot dans la chambre, il est l'image de l'homme. L'image de la femme quand, installé confortablement dans le lit conjugal à *la place* de l'épouse, il attire de la part du Joanny des mots affectueux : *regarde comme tu seras bien*.

L'histoire est-elle véridique ? Est-elle inventée ? Sans doute, comme dans le cas d'autres récits évoqués plus haut, à propos des foires par exemple, a-t-on fait allusion à des faits réels : beaucoup ont connu le cas de ces cochons qui se laissent familièrement apprivoiser, et à qui on donne un nom. Les faits sont ensuite intégrés à une histoire qui, elle, déborde de la réalité et devient un conte, une fiction. Pas de témoin, dans le secret de la chambre conjugale. On rit encore, abondamment, de ce que le Joanny, par le biais de la

⁵² Damien Ruffier, *Le cochon Nonor*, arch. son., dos. 03, patois de Cottance.

farce, révèle, sans le dire, l'inavouable : *le Joanny n'en faisait pas autant. Rires cruels !*

Pauvre Nonor ! La farce tournera mal ... La Phrasie découvrira en effet le désastre : Nonor avait ravagé le lit, avait *chié partout*, et, pour finir, *s'était mis à pisser tout son saoul* sur son tablier quand elle l'avait empoigné pour le sortir de là. *Tout en criant, elle prit le Nonor à brassée et le mit dehors.* Le petit affectueux comme tout se transforme soudain en une vermine de cochon. [...] Depuis ce jour, la Phrasie ne laissa plus le Nonor mettre les pieds à la maison.

Et Joanny, riant sous cape :

– *Allons, allons, femme, ne te retourne pas les sangs de cette façon. Il a beau avoir de l'intelligence [d'âme], un cochon est un cochon, hein !*

Si *un cochon est un cochon, hein !* alors, c'est qu'un homme est un homme, hein ? Chacun retrouve sa place, le cochon dehors, la Phrasie et son Joanny dans leur chambre lavée des souillures porcines – *et puis mon tricot aussi, hein ! Et tout est bien qui finit bien*, conclut le conteur. Tout est en ordre. Il n'y a plus à rire.

Que reste-t-il de ces histoires de chèvres, de boucs, de taureau, de cochon, d'homme et de femme, de ces « manières » ? Un vague sentiment d'anormalité dans la relation avec les animaux, dont il faut se défendre, qu'il faut écarter. Encore une fois, le meilleur moyen, c'est d'en rire.

Rire, pour retrouver l'ordre naturel et rassurant des choses du sexe : la chatte au chat, la lapine au lapin, la chèvre au bouc, la truie au verrot, la vache au taureau, la chienne au chien⁵³. Et même le papillon à la papillonne *sous les ormes, sur mon dos, nous marier !* poétise Xavier Marcoux⁵⁴. Il conviendrait d'ajouter : les filles aux garçons. À propos de jeunes mariés⁵⁵ : *C'était dans le temps, [...] il fallait « tirer devant », atteler les vaches pour labourer (charouler). Alors – pense ! – la mariée devant les vaches.* Tous les deux trois tours, ils faisaient l'amour.

L'oiseau et le numéro

À Cottance [...] *oh ! il y a déjà bien longtemps*⁵⁶, les jeunes s'amusaient, le dimanche, à dénicher les oiseaux, qu'ils fourraient dans leurs poches avant d'assister à la messe. Le curé, s'offusquant des *piou, piou, piou...* qui emplissaient l'église, ordonne :

– *[Que] tous ceux qui ont des oiseaux sortent !*

Et, dans le fond de l'église, il y avait un couple, déjà âgé, bien sûr, et dont la grand-mère, un peu sourde, n'avait pas compris de quoi il s'agissait. Elle se retourne vers son homme et lui dit :

– *Sors donc, Tienne, ils diront bien tous que tu n'as pas d'oiseau (d'usé) !*

Oiseau – un terme français patoisé en « uzé » – pour suggérer la ressemblance du sexe des garçons avec un passereau. Quelle honte publique ce serait de n'avoir pas d'oiseau ! C'est que c'est important, l'oiseau ! Autrement nommé : la *pissarote* – qui évoque plutôt, d'ailleurs, la fonction urinaire de l'organe. Quand André Berger est né, lui aurait-on raconté plus tard,

*le pépé, il a regardé la « pissarote » et il a dit : « Oh ! il n'est pas manqué comme garçon, ce sera un bon ! Eh oui, dans le temps, quand on gardait les petits chiens de la chienne pour les élever, on regardait qu'ils aient un bon « nerf de la queue ». Il ne faut pas en rire, c'est vrai... »*⁵⁷.

On en rit pourtant ! Ce qui compte, c'est d'être *un bon*, avec un oiseau en bon état de marche.

⁵³ Jean Chambon, *La chienne Mirza*, arch. son., dos. 21, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

⁵⁴ Xavier Marcoux, *Mariage du papillon*, arch. son., dos. 05, patois de Chalmazel.

⁵⁵ Gilbert Passel, *La clôture électrique*, arch. son., dos. 02, patois d'Essertines-en-Châtelneuf.

⁵⁶ Anonyme, *Les oiseaux*, arch. son., patois de Cottance.

⁵⁷ André Berger, *Ma naissance, à Savigneux, il y a 80 ans*, arch. son., dos. 03, patois de Savigneux.



D'après un dessin de J.F. Millet

Une vieille et pauvre femme de la montagne a eu à pâtir d'un manque ⁵⁸ : une bonne fée lui apporte tous les bonheurs, lui redonne sa jeunesse, et répond enfin à sa dernière demande : *Oh la la, si son gros matou [...] pouvait devenir un joli garçon !*

Bien sûr, tac ! Le voici, un bel homme. Elle l'embrasse, comme ça. À l'oreille, il lui dit, ce garçon : Oh ! Tu ne regrettes pas de m'avoir fait castrer l'année dernière ?

En revanche, la femme du soldat qui revient de guerre (1914-1918) pourra être comblée. Il est *bien sale, bien maigre*, au point qu'elle ne le reconnaît pas au premier abord : *Il ne faut pas te coucher comme ça*, elle lui dit. *Allez, je te laverai.*

Elle met le baquet au milieu de la cour. *Eh mais, lève-toi, Jean-Marie, je veux te laver.* Elle se met à genoux et elle le lave :

- Oh ! la la ! Vois-tu pas ce petit innocent qui m'a reconnue et qui lève la tête ⁵⁹ !

L'assistance attend la chute, prévisible, ne s'en étonne pas, puis éclate de rire.

Le vocabulaire du sexe dans les récits des soirées « patois » est des plus sommaires. Pour évoquer la fonction urinaire, on a rencontré la « pissarote » chez l'homme, le « pisse-droit » chez la femme ⁶⁰. S'agissant des rapports sexuels, on a l'« oiseau » déjà nommé chez l'homme, et chez la femme selon Marthe Défrade, le « numéro ». Le médecin Jean-Louis Vial [...] *a toujours été à la maternité [...]. Il avait appris pour ça, lui. D'abord, tu allais le voir, il fallait qu'il te regarde toujours le « numéro », Jean-Louis Vial, même si tu n'avais pas mal à ça... il fallait qu'il te regarde le numéro ⁶¹.*

En revanche, il y a les termes détournés, les allusions, qui donnent lieu, à propos d'humains ou d'animaux, à des blagues ou des bons mots, aussi évocateurs que grivois : des histoires de trous et de chevilles bien ajustées ⁶², ou de *droit l'oiseau, bien où il faut ! Et c'est fait, vite fait, bien fait ⁶³ !* ou de valise que le promis n'a pas pu sauter ⁶⁴.

Ou encore, pendant les temps de restrictions alimentaires de la guerre, celle du canard qu'un homme cache dans ses larges pantalons (brayes) – *la mode des culottes, ce n'était pas si serré que maintenant bien sûr* – avant de prendre le train. Du panier d'une voisine dans le compartiment, dépassaient quelques feuilles de salade. *Le canard avait envie de sortir. Il sort la tête [...] il va piquer la salade.* Surprise et commentaire de la dame

– Oh, mais, elle dit, j'ai tout vu dans ma vie, mais je n'ai encore jamais vu cette bête manger de la salade !

⁵⁸ Jacques Barsalon, *Le matou*, arch. son., dos. 01, patois de Palogneux.

⁵⁹ Anonyme, *Cet innocent*, arch. son., patois des monts du Forez.

⁶⁰ Anonyme, *Farces villageoises : le Pète et la Phine*, arch. son., patois des monts du Forez.

⁶¹ Marthe Défrade, *À la maternité*, arch. son., dos. 04, patois de Châtelneuf.

⁶² Jean-Claude Fayard, *Le sabotier*, arch. son., dos. 01, patois de Sauvain.

⁶³ Xavier Marcoux, *Les vaches dressées*, arch. son., dos. 06, patois de Chalmazel.

⁶⁴ Marthe Défrade, *La valise*, arch. son., dos. 08, patois de Châtelneuf.

Pudeur

La gaudriole a son revers, la pudeur.

Maurice Brunel, quand il avait *cinq ans, pas bien plus*, raconte-t-il, était un jour avec sa mère *en champ les vaches*, en compagnie de la mère Berlande qui, elle aussi, gardait son troupeau. Le garçon tombe dans une mare, peu profonde dont il ressort facilement, mais trempé. *Alors, ni une ni deux, ma mère me déshabilla et mit sécher mes affaires au soleil.*

Bon, j'avais un peu de limon sur la tête. Elle m'essuya. Et puis, ma foi, je fus en pénitence tout le soir. Parce que, pieds nus, assis dans l'herbe, les fesses me piquaient, l'herbe me piquait les fesses, ç'avait été fauché. Et je ne pouvais rien faire... en pénitence.

Cinquante ou soixante ans plus tard le souvenir ne s'est pas estompé ; le conteur se rappelle : *Mais c'est pas tant l'histoire d'être tombé dans l'eau mais plutôt que j'avais fait voir mes fesses et tout ce qui va avec...* ⁶⁵

Bien entendu, on rit du commentaire.

Tout ce qui va avec... et que, pudiquement, on ne nomme pas.

Pas plus qu'on ne donne un nom à *là où vous mettez le thermomètre, quoi !* Ce sont les propos embarrassés d'une femme, qui rend service à son voisin, vieux célibataire qui, comme souvent,

tenait la cuite [...] et il avait pris froid. Il devait avoir de la fièvre. Il ne prenait pas sa température, bien sûr [...]. Elle rapporte de la pharmacie une boîte de suppositoires. Mais moi, je n'ai pas réfléchi que ce Glaude n'avait jamais vu de suppositoires de sa vie. [...] Je savais pas trop comment lui expliquer. Alors il me dit [...] en colère :

- Alors, crois-tu, cette malhonnête qui veut me [faire] mettre ça dans le derrière (darrère). Eh ben ! mon vieux. Sors-moi d'ici ! Allez !

On conviendra que le terme « derrière », trop vague pour figurer dans les manuels d'anatomie, est bien pudique. Cette histoire, *qui est vraie*, fait rire l'assistance. C'est l'absence de mots, plus éloquente que de savantes et bavardes descriptions – le non-dit, comme on dit – qui provoque le rire. Chacun est à même d'imaginer, et imagine peut-être, sans doute, la scène impossible du suppositoire introduit dans l'anus innommable du Glaude.

Un Glaude qui, pourtant, avait probablement eu à connaître, dans sa jeunesse, les affres du conseil de révision. Le conseil de révision, en effet, était, une véritable épreuve pour la pudeur masculine. Il fallait d'abord, la veille, se laver *à fond de la tête aux pieds par devant et par derrière. C'était la première fois que je me lavais* ⁶⁶. L'opération se déroulait *dans l'étable des chèvres* – une fois encore, les chèvres... – *[...] ici personne ne me voyait.*

Le jour dit, le maire de la commune, à Roche, tenait à rassurer ses jeunes concitoyens. *Il disait comme ça : il ne faut pas avoir peur. Tant pis s'ils vous mettent tout nus. Les autres sont pareils. On est tous faits pareil* ⁶⁷.

Le plus fait pour rire, pour les conscrits de Saint-Bonnet, c'est quand le gendarme nous faisait déshabiller dans la première pièce, franc nu comme un ver. Nous nous regardions les uns les autres pour voir si nous étions faits pareils [...] ce qui nous ennuyait le plus c'est qu'on ne savait pas que faire de nos mains, pas de poches pour les mettre, alors pour se donner une contenance on croisait les bras ou on les laissait ballants ⁶⁸.

⁶⁵ Maurice Brunel, *Dans la boutasse*, arch. son. 05, patois d'Essertines-en-Châtelneuf.

⁶⁶ Jean Chambon, *Les conscrits de Saint-Bonnet*, arch. son., dos. 02, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

⁶⁷ Célestin Masson, *La « classe » à Roche-en-Foréz*, arch. son., dos. 03, patois de Roche.

⁶⁸ Jean Chambon, *Les conscrits de Saint-Bonnet*, arch. son., dos. 02, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

Un conscrit de Roche ne voulait pas du tout se faire voir. Et quand il a eu quitté toutes ces vestes, il se tenait les mains au milieu.... Que faire ? Bon guigne ! Avec Jean l'Alimpe, nous l'avons pris chacun par un bras et vous voici partis... comme ça. « Sacrés polissons ! ... »⁶⁹.

Le plus fait pour rire, dit Jean Chambon... Et pourtant, l'assistance ne rit pas, comme si la pudeur se partageait, ou si la seule évocation de ces mâles scènes collectives de nudisme républicain, par leurs excès, provoquait une gêne, et rendait muet. Ou presque : il est vrai que le tableau provoque cependant quelques modestes gloussements féminins...

L'épreuve surmontée, les garçons étaient déclarés « bon pour les filles », comme l'affichaient les cocardes que les marchands épinglaient sur leurs vestons.



Conscrits de Lérigneux avec leurs cocardes
avec le maire et le garde champêtre du village (1921)

Apprentissages

Sans doute les garçons n'avaient-ils pas attendu d'être conscrits, quand la sève monte chez tous les garçons⁷⁰ pour commencer à regarder les filles. À quatorze, quinze ans, nous avons pris de la force et de la malice : Eh ! la la la la. Elles avaient de quinze à vingt ans et commençaient à cachonner par-devant et à prendre des petites meules par derrière⁷¹. (rires) Quant à ces frères jumeaux de Champdieu, eux non plus, ils n'avaient pas attendu trois fois sept ans pour courir les filles⁷².

Toutes les occasions étaient saisies, les prétextes aussi. André Berger est particulièrement prolix sur le sujet. À la messe :

Et comme, nous avons vingt ans, on ne pouvait pas faire autre [chose] que les regarder. Et si on allait – Monsieur le Curé [interpellation à l'adresse d'un prêtre de l'assistance, ami du conteur] – si on allait à la messe le dimanche, c'était plus pour voir les « drôles » que pour prier le bon Dieu⁷³.

Rires.

Une femme de la montagne confirme : On allait à la messe, oui [...] mais tu y allais aussi pour te donner des rendez-vous :

– Et ce soir où tu vas en champ ?

⁶⁹ Célestin Masson, *La « classe » à Roche-en-Foréz*, arch. son., dos. 03, patois de Roche.

⁷⁰ Xavier Marcoux, *Printemps*, arch. son., dos. 20, patois de Chalmazel.

⁷¹ André Berger, *Colporteurs et vanniers*, arch. son., dos. 13, patois de Savigneux.

⁷² Marie Coiffet, *Les jumeaux*, arch. son., dos. 2, patois de Champdieu.

⁷³ André Berger, *Les chantiers de jeunesse (2)*, arch. son., dos. 14, patois de Savigneux.

– À tel endroit, à tel endroit ⁷⁴.

Au cinéma : C'est pas tant que le film était intéressant mais on savait bien passer au dernier rang d'en haut et on rattrapait le temps perdu. Parfois, il ne fallait pas nous demander le titre du film, on était bien trop occupés avec elles pour le regarder ⁷⁵.

La saison des vendanges était particulièrement favorable :

J'étais un gamin de 15 à 17 ans [...] Grand « brelo » que j'étais, vous pensez bien que je me suis mis à vendanger avec la Marie, qui était la plus jeune : un an de plus que moi. [...] C'était une vigne sur fil de fer et on se mettait chacun d'un côté. Je faisais presque exprès de faire tomber des grains, qu'alors, il fallait ramasser. Et, quand elle s'accroupissait, j'ouvrais les yeux pour voir ses jolies cuisses. Oh ! la la ! des fois que je puisse voir ses culottes « à manches longues » ⁷⁶.

On rit, évidemment, à la fois des cuisses et des culottes.



Ces culottes dont la vue est tellement recherchée ne pouvaient échapper au récit de quelque blague. En voici une : une jeune fille, servante dans une ferme de la montagne, cueille des pommes cependant que son patron, il tient l'escabeau [...] et il regarde par-dessous.

– Mais, c'est pour voir tes culottes, pardi ! lui fait comprendre sa sœur.

– Ha bon ! Si c'est comme ça, je l'aurai bien, quoi.

Une semaine plus tard, les deux sœurs se retrouvent :

– Tu montes toujours à l'escabeau pour ramasser les pommes ?

– Oh ! mais hé ! Il ne m'a plus, cette fois. Il ne regarde plus mes culottes.

– Mais comment tu fais ?

– Eh bien, avant de monter à l'arbre, je vais derrière un buisson, je quitte mes culottes, je les cache dans le buisson et puis après je monte sur l'escabeau. Pour voir mes culottes, il peut toujours courir ⁷⁷.

Malgré tous ces regards, ces approches et fanfaronnades, réelles ou imaginées, insiste André Berger : *Eh oui ! en ce temps il ne fallait pas toucher, il ne fallait pas toucher, on ne pouvait pas toucher* (rires). Et ce n'était pas possible de passer la barrière des genoux. Interdit ! C'est pourtant le même qui évoque le petit pré

⁷⁴ Marthe Défrade, *Foire de Noël et fréquentations*, arch. son., dos, 05, patois de Châtelneuf.

⁷⁵ André Berger, *La Saint-Fiacre*, arch. son., dos. 16, patois de Savigneux.

⁷⁶ André Berger, *Vendanges de ma jeunesse*, arch. son., dos. 07, patois de Savigneux.

⁷⁷ Jean Chambon, *La cueillette des pommes*, arch. son., dos. 15, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

d'amour qui était très près de la maison [...] nous avons vu les amoureux qui s'y cachaient ⁷⁸. *Et il se passait aussi des parties de fesses, quelquefois, eh oui ! dans ces cabanes de jardins...* ⁷⁹.

Il fallait pas toucher, mais on touchait quand même ! Les parents veillaient, s'inquiétaient. André Berger – encore lui ! – explique que, après une équipée de braconnage, il était rentré tard à la maison, au milieu de la nuit. Ça bardait [...]. Le père était pas content du tout : c'est que, dans une ferme des environs, ils avaient une jolie bonne qui était bien chaude. Et c'est tout juste si le vieux et la maman ne doutaient pas que je me sois amusé avec la servante ⁸⁰. On rit.

Pareille histoire était arrivée à Marcel, de Loibe, quand il fréquentait la Marie, de la Grange. Au retour du domicile de la promise, surpris par un épais brouillard, il a dû s'arrêter et dormir sous un hangar à côté de la chauffeuse, dans le colza. [...] Dès que le jour commença de se lever, bien sûr, il s'en alla. Quand il arriva chez lui, ils [ses parents] lui dirent : « Ah ! Tu as couché chez la Miye (la bonne amie) ! » Eh bien, il disait : « Jamais j'ai pu leur faire croire que j'avais couché à côté de la chauffeuse ! » (rires) ⁸¹.

Un garçon de Saint-Bonnet et une fille de Montbrison se marient ⁸².

La noce arrive. Et puis, bon. Quand la noce fut finie, ils allèrent se coucher. Et la mariée se couche la première. Et le marié réfléchissait. Et puis, va, il enfila le pyjama, un pyjama de couleur jaune. Et puis, tiens, ça fera plaisir à la femme. Et celle-ci de commenter :

– C'est pas la peine de prendre le maillot jaune t'es pas le premier. (éclats de rire)

Dans une ancienne chanson en vers, la conteuse ⁸³, reprend les paroles d'un galant qui, pour plaire à celle qu'il convoite, vante ses mérites et la bonne tenue de la ferme paternelle. De son propre chef, elle ajoute un couplet moderniste : *Je ne lui parlai pas de la pilule. À ce moment ça n'existait pas...* Façon de montrer quels étaient, dans ces temps passés, les risques de fréquentations intimes.

Un risque auquel n'avait pas échappé ce presque vieux garçon qui, cherchant à se marier, avait finalement, par l'entremise des curés de Saint-Bonnet et Sauvain, rencontré et épousé Carabine, au prénom prédestiné, probablement inventé pour les besoins du récit... S'adressant, peu de mois seulement après le mariage, au curé de Saint-Bonnet : *Oh ! Il dit, oui, vous m'avez fait prendre la Carabine mais vous m'avez pas dit, quand je l'ai prise, qu'elle était chargée ! (rires)* ⁸⁴.

Apprentissages, fréquentations, chastes ou non, on attend, bien entendu, que la rencontre des sexes, produisant un jour ses effets, assure la descendance. Dans l'histoire de la Phrasie et du Joanny, la première information que donne le conteur, c'est que, à cause de ces satanés oreillons, ils n'ont pas eu d'enfant. Cette situation malheureuse n'avait pas manqué de provoquer une contrariété qui avait traversé les années, et que, comme par compassion, les auditeurs sont invités à bien comprendre.

Tel ne fut pas le sort de cet heureux homme de Saint-Bonnet et de sa femme, qui avaient eu une bande d'enfants. Ça poussait bien : tous les ans, ça ratait pas (rires) ⁸⁵. Ni du soleil, qui, ayant épousé la lune, trop bien pourvu, se lamente auprès du Bon Dieu :

Ça ferait bien mais elle est pleine tous les mois et n'arrête pas de me faire des étoiles. Il y en a tellement que je n'en sais pas le compte et je ne peux plus les compter ⁸⁶ !

⁷⁸ André Berger, *Les jeux des garçons d'autrefois*, arch. son., dos. 06, patois de Savigneux.

⁷⁹ André Berger, *Le « champage » de Savigneux*, arch. son., dos. 15, patois de Savigneux.

⁸⁰ André Berger, *Braconnage*, arch. son., dos. 12, patois de Savigneux.

⁸¹ Maurice Brunel, *Le brouillard*, arch., son., dos. 8, patois d'Essertines.

⁸² Anonyme, *Le pyjama*, arch. son., patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

⁸³ Janine Derue, *Quand je quittai mon père...*, arch. son., dos. 01, patois de Saint-Didier-sur-Rochefort.

⁸⁴ Jean Chambon, *Carabine*, arch. son., dos. 19, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

⁸⁵ Jeanne Rizand, *Le loup-garou*, arch. son., dos. 01, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

⁸⁶ Jean Chambon, *Mariage du soleil et de la lune*, arch. son., dos. 17, patois de Saint-Bonnet-le-Courreau.

Obsession du sexe et de la sexualité ! Le thème envahit les veillées patoisantes. À la fois, crainte et fascination, pudeur et audace...

Alors, rire, rire ensemble ? Des mots, des allusions, des détours pour dire, sans la nommer, la réalité, et se convaincre les uns les autres qu'on a bien compris. Des histoires, à moitié vraies, à moitié fausses, des récits, des contes, des fictions, pour composer avec l'interdit et en rire, pour s'en accommoder... *Pas toucher !* Le regard tendu vers les cuisses des filles se heurte au rempart des culottes à manches longues et fait s'envoler les oiseaux.

Selon les expressions plusieurs fois rencontrées, *le plus fait pour rire, il y a pour rire* quand :

- les farces font des contrevenants les maîtres de la situation,
- les simples d'esprit prétendent devenir intelligents,
- les femmes disputent leur rôle à leurs maris,
- la gaudriole s'affronte à la pudeur.



On voit donc que, dans les diverses situations décrites ou évoquées au cours des récits patoisants, le rire naît d'une opposition entre deux pôles par définition incompatibles dans la vie concrète, l'ordre et son contraire, le désordre. On ne rit pas des récits de la vie ordinaire, celle qui est dans la norme admise de l'ordre social. En revanche, *il y a pour rire*, quand, le patois libérant la parole, le désordre s'installe, le monde semble à l'envers, quand les rôles s'inversent, qu'on dépasse les limites admises, quand l'autorité est bafouée, la morale transgressée, la religion moquée⁸⁷, les interdits bravés... Un dernier exemple, le plus anodin, pour le plaisir d'en rire : un vieil homme⁸⁸ qui fut enfant de chœur avoue, encore un peu gêné tant d'années plus tard : *J'aurais plutôt eu envie de boire le vin que de le verser dans le calice du curé mais je ne l'ai pas fait bien que je l'ai goûté quand même.* Tout ceci s'apprend dès l'enfance...

Rire, rire ensemble, dans l'entre-soi patoisant, pour accepter, seulement le temps d'en rire, l'inacceptable, supporter l'insupportable, se défendre des transgressions, et revenir à l'ordre des choses. Le rire du patois n'est jamais qu'un substitut.

Un mot enfin, pour rendre hommage aux conteurs et conteuses, dont les talents, sous les plus diverses manières, ont fait beaucoup pour le succès des veillées « patois vivant ». Grâce à eux, grâce à elles, les auditeurs, complices, ont bien ri...

Les soirées « patois vivant » ont pris fin. Une ultime séance, commémorative, a été organisée, le 28 octobre 2016, au cours de laquelle on a entendu quelques morceaux choisis de patois enregistrés. Quatre harmonicistes, familiers du patois, ont contribué au succès de la soirée, en présence d'une cinquantaine de personnes, aussi joyeuses que nostalgiques. Parmi l'assistance, Marie Coiffet, de Champdiéu, 97 ans. On a écouté l'enregistrement de l'histoire du bouc saoul (voir ci-dessous), telle qu'elle l'avait elle-même racontée près de vingt auparavant. Tendons l'oreille : *Une histoire d'autrefois... ça se passait dans les années 30, 32, à peu près. [...] Alors c'était le Baptiste. Il avait une petite ferme...*



Marie Coiffet, au centre social en 1998

⁸⁷ Cf. l'étude, à partir des mêmes récits des veillées patoisantes, de la religion. Maurice Damon, *La religion parle patois*, Village de Forez, n° 150, 2016.

⁸⁸ Joseph Vente, *Enfant de chœur à Gumières*, arch. son., dos. 01, patois de Gumières.

Le bouc saoul

*Cette histoire racontée en patois de Champdieu par **Marie Coiffet** (née en 1919) a été enregistrée en 1998 au cours d'une veillée du groupe patois vivant au Centre social de Montbrison (traduction : Joseph Barou).*

Une histoire d'autrefois... ça se passait dans les années 30, 32, à peu près. C'était dans les pentes [les rampioles], pas les « carcagniales » de Maurice [Maurice Brunel] mais enfin pas bien loin. Alors c'était le Baptiste. Il avait une petite ferme.

Il avait six vaches ; il y en avait deux de dressées. Il avait une jument parce qu'il avait quelques bonnes « cartonées » [la cartonée = environ un are] de vigne, du gamay. Il faisait du bon vin. Il en vendait quelques « cempotes » [environ 100 litres] à un « gavot » de Chalmazel qui aimait le bon vin.

Il avait un garçon, une espèce de grand « gougnant » [garnement]. Et il [le garçon] avait un copain, le voisin, qui était son conscrit. Alors, lui, c'était un « ratajé » [garçon de petite taille], mais il n'en manquait pas une, de sottises. Et ils s'entendaient tous les deux pour faire des blagues.

Alors arrive le moment des vendanges. Il avait fait une bonne vendange, le Baptiste ; il était content. Il avait tiré sa cuve ; ça avait bien pissé. Alors, il était allé chercher le pressoir du Marius. Ce Marius, il n'avait pas de bétail pour le traîner, ce pressoir, alors il [Baptiste] était allé chercher les bœufs du voisin, qu'il [le voisin] avait achetés à la Bouteresse, qui étaient plus costauds que ses deux vaches.

Et alors ils installent le pressoir dans le cuvage et nos deux garnements qui étaient par-là, qui tournaient. Il dit à son Jean-Marie : Va-t-en donc aider ta mère qui ramasse les derniers « carentins » [ancienne variété de pois]. Il avait mis des carentins à la fin de l'été. Ils étaient bien [franc] jolis. Ils n'avaient pas du tout de maladie. Et c'était bien bon, à ce moment, de cueillir des carentins si tard. Et il y avait même encore quelques « calabres » [autre ancienne variété de pois].

Parce qu'il faut vous dire que le Baptiste était un petit peu proche de ses intérêts. Il était un peu « tête-cul de poule » [pour savoir si la poule a pondu] alors il n'aimait pas trop donner l'argent de la récolte, de son vin, de son bétail. Alors la Génie [Eugénie] se débrouillait. Si elle voulait acheter quelques belles affaires, parce que, bon, pour Pâques, les femmes, à cette époque, s'habillaient toujours bien. Alors ça lui faisait quelques sous. Elle ramassait des calabres, des carentins en premier puis les calabres et elle les portait à Champdieu, chez Job, à cette époque. C'était pas encore Dubreuil qui ramassait ça. Alors ça faisait quelques jolis petits sous.

Alors, en attendant, ce jour ils pressaient [la vendange]. Il a bien dit au Jean-Marie d'aller lui aider, à sa mère mais il n'a pas obéi, évidemment. Il y avait le copain ! Alors ils s'arrêtent. Ils ont poussé la barre [du pressoir]. Eh hardi ! Eh hardi ! Eh hardi ! Et puis, bon, ils se sont arrêtés un moment et ils sont allés dans la cave, enfin les hommes... Ils se rendaient bien le temps à cette époque. Alors ils sont allés boire un canon, [du vin] de la saison passée, bien entendu.

Alors le petit « raquazé », ce Tonin, il dit au Jean-Marie :

- Oh ! la la ! On va se faire rire, va.
- Et qu'est-ce que tu veux faire encore ?
- Viens seulement.

Ils ont ramassé une « gandole » [un mauvais récipient métallique] dans la cour. Ils y ont fait pisser du vin « bourru » [qui venait d'être tiré]. Puis ils sont passés par le talus entre les noisetiers et les osiers et ils sont allés chez la Julie.

La Julie c'était une vieille fille qui avait appris le métier de tailleuse. Mais quand ses parents avaient été morts, elle avait gardé les chèvres ; ça fait que, maintenant, elle ne faisait presque que du raccommodage. Et elle livrait son raccommodage au bourg dans une maison où il y avait beaucoup d'enfants. Alors elle avait

tout le temps du travail.

Alors ils l'avaient vu partir, en vélo, avec sa balle [de linge].

– Oh ! la la ! La Julie est partie, viens seulement.

Alors ils vont vers les chèvres. Ils ouvrent l'étable du bouc, du « brequin » et ils lui font boire ce vin. Eh ! bon sang ! il l'a trouvé bon. Et puis ils ont dit :

– On va rigoler, on va voir ce qu'il va faire.

Mais tout d'un coup, ils n'ont que vu la Julie qui arrivait. Oh ! la ! ils se sont sauvés. Ils ont même laissé la « gandole ». Ils n'ont pas eu le temps...

Alors la Julie, elle range son vélo, tout ça. Puis, après, elle va sortir ses chèvres qu'elle voulait mener un petit peu dans les pentes, hein ! Et elle voit ce bouc. Et elle dit :

– Mais qu'est-ce qu'il a ce bouc ?

Il faisait des sauts ! Et puis, tout d'un coup, il s'est écroulé [aclapé] comme une bouse. Et impossible de le faire bouger !

– Oh ! la la ! Mais qu'est-ce qui lui arrive ?

Alors, elle va chez le Baptiste et lui dit :

– Oh ! la la ! mon bouc est malade. Je ne sais pas ce qu'il a. Tu veux pas venir voir ?

Alors le Baptiste est venu. Oh ! il a vite compris. Il a dit :

– Ton bouc, ce n'est pas qu'il est malade, c'est qu'il est saoul. Il est en train de ronfler.

– Mais, bon sang, qui est-ce qui l'a fait boire ?

– Qu'est-ce que tu penses ? C'est ces deux garnements [« charipes »]. Va-t-en les rattraper ! Mais, sûr, ils entendront parler de moi.

Oui, mais les « charipes » étaient partis, hein, tous les deux !

Et il a compris parce qu'il avait vu la casserole qui avait encore un peu de vin au fond. Alors il lui dit :

– Mais ne tire pas peine Julie, tu n'as pas à te casser la tête, parce que, quand il sera dessaoulé, tes chèvres seront bien contentes parce qu'il sera encore bien plus « arbirou » [courageux, plein d'allant] qu'avant.

*

* *

Farces villageoises

L'histoire du Pète est racontée par un homme parlant le patois des monts du Forez, enregistrée le 6 février 2002 au cours d'une veillée du groupe Patois vivant au Centre social de Montbrison, 13, place Pasteur (traduction : Joseph Barou).

Dans ces villages [bour] et ces hameaux [vialage], il y en avait toujours quelques-uns qui étaient nigauds [badaro] et qui se faisaient prendre. Et, une fois, il y avait des maçons qui étaient dans le bourg. Il y avait le père qui travaillait dans une ferme au fond du village, le garçon, en haut... Et dans ce village, il y avait le "Pète". Le Pète, il se faisait toujours avoir. C'était un vieux garçon. Il travaillait chez les uns chez les autres. Les hivers, il cassait du bois sous les hangars [lou chapi]. Au printemps, il bêchait les jardins. Les maçons

l'avaient embauché pour faire le goujat.

Et, tout à coup, il lui dit :

– *Oh ! Il manque un peu de chaux pour [finir] cette muraille. Va-t-en donc voir le garçon à la cime du bourg, un fond de sac, ça suffira.*

Et le Pète descendit, avec un sac vide.

– *Oh ! Mais c'est pas ça qu'il me fallait. C'est du ciment blanc, ça ! Retourne chercher.*

Et le Pète repartit. Et, en arrivant dans le milieu du village, vers le « bachat » [la fontaine], le Baptiste qui était assis lui dit :

– *Mais tu ne vois pas qu'il se moque de toi ! Mais que t'es bête. Tu n'as pas de jugeote [éme : bon sens].*

Il lui dit :

– *Oh ! mais va-t-en vite à l'épicerie. Ils ont peut-être livré, ils en ont peut-être reçu. Tu y vas, tu achètes pour cent sous de jugeote [éme].*

Le Pète, tric, trac, avec ses sabots, traversa [la place]. Il rentra chez la Tonia de chez Bonnefoy, qui tenait le Zanzibar, et lui dit : *Je voudrais pour cent sous de jugeote.*

La Tonia qui le connaissait et qui regardait par la vitrine le Baptiste qui s'en tenait les côtes se dit : *il lui en a fait encore une autre.*

Elle lui dit :

– *Oh ! mon pauvre Pète t'as rien de la chance, tiens. Pour une fois qu'on m'en avait mis un peu, c'est déjà tout vendu.*

Le Pète partit tout ennuyé. Il crut tout le soir que s'il avait pu en acheter un peu, il aurait été comme les autres.

Il lui en arriva une autre au Pète. Il y avait, dans le village, une vieille fille qu'on appelait la Phine. De « Fine », elle n'avait que le nom. Elle faisait du raccommodage, quelques lavages, elle gardait les enfants. Les voisins l'aidaient un peu à vivre. Et il y avait un paysan du fond du bourg, tous les hivers, il lui faisait passer un sac [éna boje] de pommes de terre. Un jour, il vit le Pète qui « badait la mire » [bayait aux corneilles]. Il lui dit :

– *Tiens, prends donc la brouette et monte ce sac chez la Phine.*

Et pour arriver chez la Phine, il y avait des escaliers qui étaient raides, droits. Il ne pouvait pas passer avec le sac sur le dos. Il appela la Phine pour l'aider. Et le Pète poussait le sac par le derrière, la Phine tirait par les oreilles. Ils avaient fait les trois quarts de l'escalier. Tout par un coup la bride du sabot du Pète lâcha. Le Pète descendit les escaliers sur le ventre. La Phine perdit l'équilibre. Elle descendit sur le dos. Elle était rondelette, ce n'était pas le sac de pommes de terre qui l'arrêta. Elle passa par-dessus. Ce qu'il y a, c'est qu'en passant par-dessus, ça lui remonta toutes les robes sur la tête. Et le Pète, lui, toujours renversé [évanlé] dans l'escalier, les deux mains au derrière du sac, il n'avait que la tête qui dépassait. Il vit arriver la Phine, les jambes en l'air, le derrière à la bise. Et comme elle portait encore des culottes fendues, le Pète se retrouva le nez dans le « pisse-droit » de la Phine, mais dans l'escalier c'était noir, il ne vit pas grand-chose. L'honneur de la Phine fut sauf.

Mais la Phine, c'était la première fois que quelqu'un lui passait dessus de si proche, elle en fut toute retournée. Enfin les présentations furent vite faites. Et les voisins disaient, qu'en passant l'hiver, ils voyaient, de temps en temps, le Pète qui montait veiller chez la Phine. Ils en faisaient des gorges chaudes :

– *On va bientôt les marier pour Pâques.*

L'autre disait :

– *À moins qu'ils ne fassent Pâques avant les Rameaux !*

Et tout ça arriva aux oreilles du curé. Il alla voir la Phine. Il n'en eut pas pour longtemps pour la confesser. Il attrapa le Pète. Il lui passa un sermon. Pète ne comprit pas grand-chose. Il comprit seulement une chose : il ne fallait plus du tout qu'il aille veiller chez la Phine. Cela le contraria [littéralement : « lui sut mal »].

Et les vieux disaient : *Oh ! le curé a eu raison, parce que s'il était arrivé quelque chose, ça aurait été Beauseignette et Bonne-gens mariés ensemble.*

Mais, en attendant, le Pète et la Phine eurent une aventure, comme les autres.

*

* *

Le cochon Nonor

une farce du Joanny racontée par Damien Ruffier

Damien Ruffier était né en 1926 à Cottance, près de Panissières. Il parlait le patois des montagnes du Matin et avait été enregistré 6 février 2002 au cours d'une veillée du groupe patois vivant au centre social de Montbrison (traduction : Joseph Barou).

Le Joanny et le Nonor. En prenant des années la Phrasie [Euphrasie] était devenue pénible. Pour le comprendre, il faut dire qu'elle n'avait pas eu d'enfants. Soi-disant que son Joanny il avait pris les oreillons au régiment et qu'il n'avait pas été soigné comme il faut. Elle avait donc porté son affection sur toutes les petites bêtes de la ferme. Elle dorlotait toujours quelques poussins. Elle avait toujours la mue [*jabiote*¹] autour du poêle parce que la chaleur, disait-elle, est le meilleur des remèdes. Elle avait même gardé un chevreau à la cuisine et quelques lapins qui avaient le gros ventre [*lo boge*].

Un jour la truie [*caille*] avait fait une portée [*éna nia*] de petits porcs. Il y en avait treize et, bien sûr, il n'y avait que douze tétons. Elle s'aperçut que le dernier [*le retiolon*²] crevait de faim. Il prit le [...?], le poil tout droit. Il n'était plus [...?]. La Phrasie voulut donc l'élever au biberon. Mais les petits cochons ont les dents pointues et, ce petit vorace, il perçait toutes les tétines en caoutchouc. Elle mit donc du lait dans un bol et le lui fit sucer avec un doigt, comme un chevreau qu'on veut garder mais le bol devint vite trop petit. Le petit porc en mettait de partout [« bassouillait »], il fallut prendre un petit seau. À partir de ce moment il fut sauvé [*échape*]. Il se mit à grossir [« profiter »] tant et mieux. Soigné et pouponné comme un bébé [un *mami*], le petit porc était toujours à la maison.

Elle l'appelait le Nonor et il savait bien son nom. Il était affectueux comme tout, et il avait de l'intelligence [*éme*] ce petit porc, tout plein. Il venait vous manger dans la main. Il montait sur les chaises. Il suivait la Phrasie de partout même quand allait dans les terres ramasser des pissenlits [« barabans »] dans les prés. Il lui frottait les jambes, et comme il avait le nez froid, ça la chatouillait. Elle était contente, son Joanny n'en faisait pas autant.

Et puis un jour le Nonor prit un refroidissement [*éna refrezia*]. Il se plaignait des reins, le poil tout droit, il ne pouvait plus marcher et n'avait plus voulu manger à midi. Affolée, la Phrasie le bouchonna avec de l'arquebuse. Elle le porta à la chambre après l'avoir bien empaqueté avec des guenilles. Et même, elle avait pris le tricot du Joanny. Elle se disait : la chaleur lui fera du bien et si ce soir il ne va pas mieux, je lui ferai des cataplasmes de moutarde.

Le cochon était tout content. Il avait l'air de comprendre qu'il fallait qu'il se tienne tranquille. Il poussait des petits grognements et il regardait la Phrasie avec des petits yeux amoureux. Et puis, bien réchauffé, il ne tarda pas à s'endormir. Toute contente la Phrasie alla ramasser de l'herbe pour ses lapins. Et puis voilà que

vers les quatre heures le Joanny alla manger une portion et boire un canon. Après s'être bien rempli la panse, il alla à la chambre pour chercher un paquet de tabac qu'il tenait au frais dans le fond de l'armoire. Il était en train de chercher son paquet quand il entendit : « hein, hein, hein ». Le Joanny se leva et il vit le Nonor qui dormait sur la descente de lit. *Eh ben ! nom de gouï ! Ce bougre de cochon, tu parles d'une frayeur qu'il m'a faite !* Il regarda de plus près et il comprit que c'était sa femme qui l'avait emmené ici. *Eh ben ! bougre ! Et puis encore, on a pris mon tricot ! Eh ben ! pendant que tu étais après t'avais qu'à le mettre dans le lit !*

Et cette réflexion lui donna une idée... de le mettre dans le lit. Il prit le cochon et il le mit dans le lit, à la place de la Phrasie. *Regarde donc comme tu seras bien. Tu vas t'endormir comme un petit ange.* Et il le couvrit avec les draps. Tout content de son coup il bourra sa pipe et il retourna avec son « bigue »³. Et la Phrasie revint de panser ses petites bêtes. Elle but son café sans se presser et mit cuire la soupe.

Tout d'un coup elle pensa à son cochon. *Ouh ! la la !* elle dit. *Et le Nonor ?* Elle entrouvrit la porte de la chambre sans faire de bruit au cas où il dorme toujours. Oh ! la la ! Malheur de malheur ! le cochon ne dormait plus. Il était sur le lit en train de tout ravager [« de mouger⁴ »] les draps. Il en avait déchiré un et avait tout foutu en l'air. Mais le pire de tout c'était l'odeur ! Ça sentait mauvais [« embouconnait »] à s'en bouger le nez. Et puis, dis donc, il avait laissé des souvenirs parfumés de partout. Et le plus gros morceau, il était sur la coiffe [de la Phrasie ! Devant ce désastre elle se mit à pousser des hurlements : *Oh ! la la ! le bougre de saligaud ! Qu'est-ce que tu n'as pas fait dans mon lit !* Tout en criant elle prit le Nonor à brassée et le mit dehors. Comme elle le serrait sur le ventre il se mit à pisser tout son saoul sur le tablier de la Phrasie. Il y en avait une pleine chambre !

Juste à ce moment, le Joanny, qui guettait de loin, arriva avec son « bigue » sur l'épaule et il prit un air innocent. *Oh ! ben, Phrasie, qu'est-ce qui arrive ? Y a-t-il le feu dans la cheminée ?* La Phrasie balança le porc dans la cour. *Le feu ! le feu ! C'est bien pire que le feu, je ne sais pas qui a laissé la porte ouverte mais cette vermine de cochon est monté sur le lit et a chié partout.*

Le Joanny prit le fou rire. Et il pensa : *Ah ! Tu ne veux pas me dire qui l'a mis dans la chambre, eh ben, moi, je ne vais pas te dire qui l'a mis dans le lit.* Mais comme il ne se sentait pas la conscience bien tranquille, et que la Phrasie était tout ennuyée, il prit le parti de la calmer :

– *Allons, allons, femme, ne te retourne pas les sangs de cette façon. Il a beau avoir de l'intelligence [d'âme], un porc est un porc, hein ! Et quant aux draps, ça te fera l'occasion de les laver. Et puis mon tricot aussi, hein. Depuis six mois qu'ils sont au lit, les draps, ils commencent à sentir le renfermé [le fagana⁵].*

Et tout est bien qui finit bien. Depuis ce jour la Phrasie ne laissa plus le Nonor mettre les pieds à la maison.

(1) Cf. *Jabiôla* : cage à poulet, Louis-Pierre Gras, *Dictionnaire du patois forézien*, 1863.

(2) Le dernier, le plus faible.

(3) Bigue : pioche à trois dents ; cf. *bigot*, Louis-Pierre Gras, *Dictionnaire du patois forézien*.

(4) *Mouger* : fouiller avec le groin, fourir.

(5) *Fagana* : odeur de linge sale ; cf. aussi Louis-Pierre Gras, *Dictionnaire du patois forézien*, 1863.



Le fonds *Patois vivant* du centre social de Montbrison

De quoi s'agit-il ? Comment s'est constitué ce fonds ? Quel intérêt peut-il avoir pour les chercheurs ?

Le groupe « Patois vivant » était une activité du centre social de Montbrison. Il a débuté en 1976 et s'est achevé en avril 2013. Il avait pour but de faire se rencontrer et parler des patoisants dans le cadre de veillées conviviales. Chacun pouvait s'exprimer dans les divers patois foréziens ou, simplement, écouter. Il y a eu plus de 120 veillées pour les deux périodes d'activités du groupe :

– de 1976 à 1984 : des veillées mensuelles ;

– de 1998 à 2013 : quatre veillées par an. Pour cette dernière période, les animateurs étaient : André Guillot, Maurice Damon, Joseph Barou.



André Guillot

Depuis le début (1976), les interventions en patois ont été enregistrées avec des supports variés. Beaucoup d'enregistrements ont été conservés. L'ensemble concerne plus de 300 séquences en patois, de quelques minutes à un quart d'heure avec 60 témoins pour une trentaine de villages différents : monts du Forez, plaine du Forez et quelques villages des montagnes du Matin. Les sujets sont très divers : souvenirs, légendes, chansons traditionnelles, comptines, poèmes, anecdotes et histoires drôles qui se racontaient aux veillées... Figure aussi une conférence sur le patois forézien donnée par Marguerite Gonon au centre social de Montbrison le 14 avril 1977.

Le fonds est entièrement numérisé. Les archives sonores constituent la partie la plus importante avec 326 dossiers de patois forézien. Chaque enregistrement est accompagné d'indications aussi précises que possible : auteur, date et lieu, transcription en français avec, éventuellement, des notes pour la compréhension du contexte.

Il comprend aussi les enregistrements d'une chronique radio : les 71 émissions d'une dizaine de minutes chacune du père Jean Chassagneux et de son confrère le père Louis Tronchon, *Le parler de chez nous*, celui de Saint-Jean-Soleymieux en l'occurrence, émissions diffusées par RCF Saint-Étienne de 1996 à 1998.

Pour être complet signalons encore toutes les publications réalisées par le centre social sur le patois, notamment les travaux du père Jean Chassagneux et ceux du poète patoisant Xavier Marcoux ainsi que des photos, des coupures de presse et les 15 numéros du bulletin *Patois vivant* publié de 1976 à 1984.

L'ensemble du fonds se présente sous la forme de 1 718 fichiers en format doc, pdf et mp3 soit, en tout, un peu plus 3 giga-octets. Il a été versé aux archives départementales de la Loire, aux archives municipales de Montbrison, à La Diana et au CMTRA (Centre des Musiques Traditionnelles Rhône-Alpes). Il est aussi consultable au centre social de Montbrison. Un bon nombre de ces enregistrements peuvent être écoutés sur le site forezhistoire.free.fr

La conservation de ces archives sonores sera, dans l'avenir, nous semble-t-il, une source d'information précieuse pour la connaissance des patois du Forez qui ont de moins en moins de locuteurs et dont la complète disparition est à craindre. À côté des travaux savants, ces enregistrements donneront des exemples très variés de cette langue alors qu'elle était encore vivante et pratiquée sans recherches ni apprêts dans la vie courante, le plus souvent par de vieilles gens, hommes et femmes issus du milieu rural. On relèvera maintes variantes locales, des accents particuliers, des expressions pittoresques, des manières de parler...

Leur intérêt dépasse certainement le plan linguistique. Les souvenirs des intervenants, les sujets abordés, les contes, les anecdotes, les chansons, les poèmes reflètent la manière d'être, les préoccupations, les joies, les difficultés, les mentalités de toute une population rurale. L'ensemble de ces documents peut aider à dresser un tableau de tout un monde rural forézien, bien vivant entre les deux guerres et qui, aujourd'hui, s'est profondément transformé.